

2013
LES

Années

Le journal de cette année – n°35-36 – 30.06.2013

CEP DE TURC

Chardonnay, Clairette, Sémillon, Pinot noir, Gamay, Cinsault, Sauvignon, Grenache, Syrah, Mourvedre, Cabernet... voilà qui sonne familièrement à nos oreilles. Alors poursuivons : Beylerce, Yapıncak, Vasilaki, Adakarasi, Papazkarasi, Öktüzgözü, Bo-azkere, Kuntra, Karalahana, Papazkarasi, Dimrit, Kabarcik, Döktülgen, Sergi Karasi, Burdur Dimriti, Narince, Kabarcik... j'en passe ! Et pour cause : il y en a plus de trois cents ! Le nombre de cépages et les vignes vieilles de deux mille ans sont légion dans ce pays. Légion ? Ah ! Ah ! Mais oui : apportés par les Romains, qui les tenaient des Grecs, qui les tenaient... ? Des Turcs eux-mêmes pardi ! Car ces derniers leur avaient appris pas mal de choses sur ce terrain-là ! Oui, bien entendu pendant mille ans les Seldjoukides et leur islam rigoriste ont transformé tous ces cépages en raisin de table ! Horreur ! Mais Kemal Atatürk a remis un bel ordre alcoolisé là-dedans au point de faire de cette production une des plus belles de toute l'Europe ?

Si l'on regarde une carte de la Turquie contemporaine, il n'y a guère qu'une toute petite région, à l'est du pays, où l'on ne cultive pas la vigne et où l'on ne produise pas de vins.

Je vous le dis, buvons le traka fait à partir de papaz kara pour savoir ce que mâcher du vin veut dire. Goûtons les luzel marmara, (cépage yapıncak) pour retrouver le meilleur de ce que les Lusitaniens font avec le Vino Verde... Avalons l'Étrangleur, le bügazkar, surnommé ainsi en raison de sa teneur record en tanins ! Tombons à la renverse en débouchant un flacon de Kavaklıdere kalecik karasi, un rouge sublime fait près d'Ankara avec les cépages Kalecik Karasi. Mais surtout, amis, levons nos verres et buvons avec les jeunes gens qui ont ouvert les festivités sur la place Taksim à Istanbul en souhaitant qu'ils garderont des raisons de croire aux vertus amicales de la parole.

Michel Lalet

1. J'en passe et je regrette de ne pas pouvoir vous offrir toutes les variétés d'accentuations que le turc écrit à la manière occidentale donne à voir. Il y en a de beaux et de bien galbés ! Mais ici, nous devons nous contenter de peu.

2. « C'est pas en Europe ! », éructe Monsieur Nicolas N. qui ne connaît rien ni en vins ni en amitié entre les peuples. Et ta sœur, Monsieur N ? Et ta sœur ?...

Rouge, le vin. Rouge, mon cœur

ÉLOGE DU VIN



Des livres donc [dans ma cave] et du vin – biens idéalement consommables. Choses de rien qui sont à l'origine de tout. Ferments du partage, des lois de l'hospitalité, de l'existence sensible et policée, en un mot de la civilisation. On ne pouvait mieux commencer ce petit périple vinicole qu'avec **Jean-Claude Pirotte**, même si notre première rencontre fut placée sous le signe de l'eau : « *La pluie à Rethel* » (2002). Il est l'un des grands chantres du vin : « *Les contes bleus du vin* » (1988), « *Autres arpents* » (2000)... Son physique a d'ailleurs à voir avec celui de ce soiffard de Blondin. La fréquentation de sa cave lui rappelle des rencontres (Dhôtel, André Frénaud, Pierre Gascar...) et des lectures (Joubert, Dumay, Marcel Thiry... elles sont innombrables). Mais surtout il part en guerre contre l'hygiénisme contemporain qui s'élève contre l'alcool : « *La tristesse de la vertu s'étend comme un voile noir* » (Élie Faure).

Pierre Charras, comédien et écrivain (deux chefs-d'œuvre au moins : « *Monsieur Henri* », 1995, « *Bonne nuit, doux prince* », 2006) sait mieux que quiconque le lourd tribut qu'il faut payer au vin – *Vingt-cinq ans [avec des] bottes à semelle de plomb* – pour tout de même voler quelque temps. Dans « *L'oiseau* », il nous livre un personnage hors du commun, son grand-père : *Il affichait toujours une joie inoxydable. C'était un génie de l'allégresse. En réalité, il était soûl. [...] Je ne crois pas l'avoir jamais vu autrement que soûl.* Charras nous raconte comment, lycéen, il découvre le bistrot, sa première pute, sa fuite en montant l'escalier, le refuge d'un verre de blanc, sa première ivresse. Il dessine. Le succès arrive et *Je me*

mis à boire avec des égards de fiancé. Le vin devient une présence, une compagnie, une passion, jusqu'au jour où un malaise le conduit aux portes de la mort. Sa décision est prise, il ne boira plus. Mais vivre sans boire, il ne le peut davantage, *C'est mourir qu'il faudrait.* Depuis, il attend la mort. Seul. *Pas une femme, pas un enfant. Pas un ami, non plus. Qu'est-ce qu'un ami, d'ailleurs ?*

Autre portrait de grand-père, celui de **Philippe Claudel** qui tient « *Le café de l'Excelsior* ». Il atterrit là après le décès de ses parents, *ces deux couillons qui m'avaient infligé le jour dans un moment de dramatique égarement avant, quatre années plus tard, de se donner la mort dans un sordide garni de la banlieue de Bruxelles.* L'Excelsior est un bar minable à l'ancienne, il n'a que des habitués : mariners, personnages interlopes, braconniers déversant sur la table de l'arrière-salle leur larcin

**Pendant
quelque temps,
tout de même,
j'aurai volé.**

nocturne. Mais surtout il y a ce grand-père aimant, certes alcoolique – *Chaque jour [il] faisait ses gammes dès le petit déjeuner [...] et, du matin au soir, buvait sa fortune avec la plus lucide des félicités.* Il déborde pourtant de tendresse, de poésie et de chansonnettes. L'enfant l'aime *avec ferveur et vénération.* Par les portes de l'Excelsior, entre le grand souffle de la vie. À onze ans, l'administration jugera son éducation en péril et le confiera à des familles d'accueil. Cinq ans plus tard on lui annoncera la mort de l'aïeul mais ce n'est qu'à vingt et un ans que le notaire lui remettra cent quatre-vingt-treize lettres à lui adressées et jamais envoyées car l'Assistance faisait silence sur le lieu de son accueil. *Ce sont les plus belles lettres qu'il m'ait été donné de lire. Je ne veux rien en dire sinon qu'elles ont la beauté de l'essentiel et des petits riens.* « Petit », chez Claudel, est l'adjectif qui désigne les grands livres : « *Trois petites histoires de jouet* », « *Les petites mécaniques* » (2003), « *La petite fille de Monsieur Linh* » (2005).

Mélange de chroniques et d'aphorismes – le plus court : *La cave est ce qui reste quand on a tout bu,*

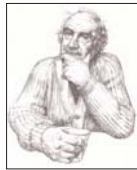


et le dernier : *Certains paysages tendent à l'épopée, d'autres appellent l'élegie. Le vignoble est haïku.* – « *Le vin, leçon de choses* » de **Pierre Veilletet** est un livre érudit délicieusement écrit. Les quarante premières pages, « *Des artifices du paysage* », traversent les siècles pour nous livrer, via les sites géographiques, un panorama très documenté des terroirs français. Dans d'autres textes, l'auteur pousse jusqu'à Porto ou en Toscane. Et revient toujours au bordelais, sa région de cœur. Tous les éléments de notre plaisir sont abordés : le bouchon (*Il établit d'infimes relations entre deux éléments : le vin qui vieillit et le temps qui passe. C'est un agent de liaison en quelque sorte, un agent double.*), le verre (*Les grands troupeaux de verres d'aujourd'hui, imberbes, insipides et grégaires, dorment à l'office.*) et même le tire-bouchon (*Plus honnête que le tire-laine, moins brûlant que le tire-braise, plus vaillant que le tire-au-flanc et autrement présentable que le tire-jus, le tire-bouchon est d'une innocence biblique.*). Il n'est pas jusqu'au vin de messe qui ne suscite commentaire : *Il se boit toujours plus de vin de messe qu'il ne s'en consacre.* On l'aura compris, la prose de Veilletet est un régal qui réhabilite le claquement de langue. Et que faisait-il quand il ne cajolait pas le vin ? Grand reporter, Prix Albert Londres, il présida Reporters sans frontières et signa « *Plain-chant, pleine page* » avec Jacques Bertin !

« *Effroyables jardins* » (2000), « *Cake-Walk* » (2001), « *La folie Verdier* » (2011) : **Michel Quint** est un sacré raconteur d'histoires. Dans « *Les joyeuses* », cela démarre pourtant mal pour Rico : *Longtemps les mots ont roulé au fond de moi comme des cailloux au lit d'un torrent. Ils se précipitaient dans ma gorge, débordaient sur ma langue, butaient au barrage des dents et je parvenais juste à en cracher quelques-uns qui ne voulaient rien dire. [...] Je bégayais à m'étrangler.* Heureusement, un stage de

théâtre l'été, dans le feu de l'éducation populaire, les filles et surtout le vin : *C'est là, à cause du vin, ça m'échappe, ma première phrase d'un trait, toute belle, toute neuve, avec une voix de confiance, plein de caresses dedans.* Quint donne vie à l'aventure de ce spectacle jusqu'à la débâcle finale. Il le fait avec une truculence gourmande, peu économe de mots (210 pages). On y est, on les reconnaît tous : le vieux gourou de province, non dénué de talent, les inassouvi(e)s, les caractériel(le)s, les aventurier(e)s soixante-huitard(e)s... On a connu les mêmes, on a même failli en être. Ça sent le vécu. Quint devrait faire du cinéma...

Comment oublier **Pierre Autin-Grenier** dans ce panégyrique du vin ? Lui qui en est l'officiant de la grand-messe. À preuve, « *Friterie-bar Brunetti* » qui a le goût d'un documentaire torché par Claude Santelli sur des photos de Doisneau. *Alors, pousse la porte du mastroquet et des souvenirs [le bar, au 9 de la rue Moncey, a disparu] et pour un temps laisse derrière toi toute la muslerie du monde.* On suit l'habitué. Il nous délivre des portraits pétants de vérité, des hauts en couleurs, des qui sentent la profondeur de la vie. Des tendres, tous, en fin de compte, même et surtout Madame Loulou : *... elle s'applique avec ardeur à mille petites façons, prend des mines de coquette, chichiteuse à merveille, œil de velours et sourire ravageur elle le couve, son forban, de tout l'amour qu'elle peut, lui prodigue à distance des cathédrales de tendresse.* Voilà comment écrit Autin-Grenier avant de doucement s'activer dans l'infini bordel des étoiles. C'est Blondin, c'est Pirotte, cette prose choyée, malignement acoquinée avec le parler populo. Il pourrait raconter n'importe quoi, on l'écouterait. D'ailleurs, c'est bien simple : je vais le retrouver début juillet dans la Drôme, je m'en réjouis déjà...



Et un poète pour finir. **Baptiste-Marrey**. Il fut, pardon, expert au ministère de la Culture pour la politique culturelle auprès du Conseil de l'Europe. Heureuse époque (la décennie Mitterrand) où le prestige de l'écriture avait ses lettres de noblesse avant que n'arrivent les

petits épiciers chiraquien et sarkozyste... *Soixante ans que je porte ces images. Si la mort ne rôdait autour de moi, elles resteraient latentes, à jamais enterrées dans la vieille citerne, mon cœur.* On sent, bien sûr, la fraternité avec Bernard Dimey. Dimey et lui étaient quasiment de la classe mais le premier nous a quittés en 81. De Baptiste-Marrey il faudrait tout citer pour dire à quel point il est tout d'une pièce : la populace, la révolte, le goût de la fraternité. Du vin il chante tout, les hommes qui le font, les fûts où il mûrit, et... *Pisse en l'air /Jugeait Alphonse, lou pissette, / ce qui est pis, / ou pisse-dru /ce qui est mieux, lou pissat d'ânel avanie suprême, / toutes variétés / de chasse-copains /reginglards et pictons /piquettes ou picrates /rouquins ou bibines /coupe-la-soif /pousse-au-crime /rince-cochon /pichtogorne /pichegorge ou pichetogom /pour se pictonner là bon marché, /loin des zénarques let zœnologues /de leurs châteaux /de leurs Margots / qui artistement font /la queue de paon /dans la bouche.* Portrait d'un Paris d'avant-guerre, pauvre, chaleureux. *On voit encore sur des pignons noircis /quelques bribes, quelques zébrures /une lettre, L de Larousse /Je sème à tous vents, survivances /archéologiques d'un Pompéi /englouti sous les laves et les néons /du Vésuve anglo-nippon.* Il y a bien sûr, plus que de la nostalgie, de la désespérance : *Ce qui n'existe plus n'a jamais existé, /les passants vont aveugles à ce qui fut, /les phares des voitures éclairent le néant, /l'éblouissent d'autres voitures que la mort pilote.* Heureusement il reste quelques bistrotts où philosophes de comptoir au ventre calé /au chaud par l'amitié, /teint fleuri verbe haut /cachés encore au fond des vieux quartiers /de leurs sentes, de leur épaisse mémoire, / bistrotts de midi comme des havres de grâce, / on y enterre chaque jour gaiement la modernité /entre soi, à demi-mots, avec une odeur de mort /qui rôde et donne au gigot-flageolet sa saveur.

A. Cadilhac, R. Lehallier, E. Mahrenbourg, L. Schiettecatte, R. Wallet

Expédition nocturne autour de ma cave, J.-C. Pirotte, Stock, 2006 – *Loiseau*, P. Charras, Stock, 2004 – *Le café de l'Excelsior*, P. Claudel, La Dragonne, 1999 – *Le vin, leçon de choses*, P. Veilletet, Arléa, 2004 – *Les joyeuses*, M. Quint, Stock, 2009 – *Friterie-bar Brunetti*, P. Autin-Grenier, L'Arpenteur, 2005 – *Rouge, le vin. Rouge, mon cœur*, Baptiste-Marrey, Stock, 2006.

ÉCRIVAINS VOYAGEURS



La ruche

Drôles d'oiseaux
entrevus ce samedi
dans la ruche de la
furieuse lecture.

Nous sommes à la macu, c'est ainsi qu'on nomme à Amiens la Maison de la Culture. Des petits groupes se serrent autour d'une femme ou d'un homme. Adultes, ados, tous visages concentrés, attentifs, amusés ou surpris, vivants, si vivants! Pourquoi si serrés? Quel trésor s'appliquent-ils à garder ainsi si près d'eux, au centre de leur intérêt?

Parfois d'un groupe s'élèvent des applaudissements, des rires. Le lieu bruisse de toutes ces voix, ces murmures ces exclamations, ces mots qui traversent l'espace et les gens.

Elle est assise là, au milieu d'ados attentifs guettant sa voix, ses mots et dans ses phrases leurs mots. Car elle les leur restitue, soucieuse d'ainsi les mettre en valeur. Elle nomme chacun, chacun avec son idée, la suggestion qu'il a murmurée ou clamée pendant la journée précédente, et les nommer ainsi c'est les reconnaître, les grandir, eux qui ont tant besoin d'être ainsi considérés, aimés, ces élèves qui ne demandent qu'à s'élever, même si la vie parfois les a cassés, assignés à ne pouvoir grandir dans leurs désirs d'enfants.

Elle, **Marie-Florence Ehret**, écrivain. Eux, de la Segpa du collège de Ponthieu à Abbeville. Rencon-tre. Ensemble, pour trois jours. Trois journées intenses à vivre, portées par les efforts conjugués des animateurs du Cardan, de leurs profs, et de l'écrivain. Et déjà, ce samedi matin où je les rencontre, les petits gestes, les attitudes, les regards donnent à sentir que quelque chose a circulé entre eux, qui a fait lien, liant... Marie-Florence déploie une belle énergie pour tenter peut-être d'exorciser la fatigue d'une nuit fort courte, mais aussi capter l'attention.

Faire la perle autour

Il y a deux sortes d'écrivains, me dit-elle, ceux qui sortent du sérail et les autres devenus écrivains parce que quelque chose a fait mal et qu'il a fallu faire la perle autour. Un jour, un regard vous redonne espoir. Alors c'est normal, on a reçu, on donne. On ne redonne pas à celui qui a donné, mais à d'autres... les plus fragiles.

C'est ainsi qu'elle situe son travail d'écrivain. Elle aime travailler avec le Cardan et vient ici depuis de nombreuses années déjà. Elle multiplie les occasions d'écriture, en prison, à l'hôpital, là où la vie est blessée, où l'âme est écorchée... passeuse de mots, voyageuse...

Voici d'elle deux petits textes qui disent bien mieux tout cela. L'un découvert sur son site internet:

D'abord, il y eut partir, se sauver... L'écriture ne vint qu'ensuite. Une autre façon de se sauver!

Pour qui, pour quoi écrit-on? D'abord j'écris pour moi. Pour me parcourir, comme l'a dit Henri Michaux. Pour parcourir le monde. Pour mettre au monde mes lecteurs, des lecteurs [...]

De Ouagadougou à Berlin, d'Alexandrie à Bogny-sur-Meuse, en passant encore et toujours par la Goutte d'Or à Paris, j'écris. [...] Vivre, écrire, aimer, naviguer... quatre verbes pour le même mouvement.

Le nom de son blog: Ailleurs est ici.

Ici on n'écrit pas pour soi

Catherine Gualtiero est venue par hasard se poser à *Leitura Furiosa*, pour remplacer une amie. Depuis, elle n'imagine pas manquer une seule édition de *Leitura*, qu'elle estime être une expérience unique. Pourtant ses premiers pas leiturariens lui furent une expérience fort difficile, confrontée pendant des heures au mutisme d'un groupe d'adultes repliés, méfiants, mutiques, fâchés avec les mots. Les premiers émanant du groupe réussirent à s'aventurer vers 15 heures... *Quand on écrit*



dans ce contexte, me dit-elle, on est sur une corde raide, c'est exigeant, il faut mettre son écriture au service des autres, au service des mots des autres, s'oublier. "Ici, on n'écrit pas pour soi". Il faut accepter de se mettre en danger.

Le bonheur de la rencontre

La fatigue de tous se donne à voir et sentir de façon évidente lorsqu'enfin nous parvenons à nous retrouver en fin d'après-midi pour continuer l'entretien. Catherine est épuisée. Nous cherchons un espace calme. Pendant que nous parlons, deux jeunes gens viennent la saluer... et lui demander deux cigarettes. Visiblement le courant passe bien entre eux.

Elle me les présente: des gens du voyage, et fait alors le récit de cette rencontre deux ans auparavant. *Il était prévu que nous soyions quinze mais tout le monde venait voir, du plus petit au plus âgé... et le nombre grandissait. On s'était heureusement installés dehors au milieu des caravanes, le groupe était en mouvement perpétuel...* Elle passa donc une journée à parler avec eux de leur vision de la vie. Elle les sentait méfiants. Mais curieux.

Petit à petit, des portes s'ouvrirent, et grâce aux chants et à la musique les mots et le plaisir d'être ensemble voyagèrent entre eux. *Ce fut une rencontre particulièrement joyeuse, ils débordaient d'énergie, d'envie de partager, d'histoires et d'anecdotes à raconter. De très belles heures vraiment.* Elle nous a confié le texte qu'elle leur avait lu le lendemain¹. Qui eut un accueil des plus chaleureux. Le goût partagé du voyage fut-il le liant de cette rencontre?

Une enfance en Lorraine. Des études supérieures à Nancy puis à Paris. Un goût prononcé pour le voyage. Une passion – jamais rassasiée – pour la littérature, persuadée que, *comme la musique, elle adoucit les mœurs*².

Tu vois, me fait-elle remarquer, ici on est tous un peu des écrivains voyageurs!

Aline Salomon

1. Lettre à une gadji.

2. Note découverte sur le site de La maison des écrivains.

Dans le cadre de *Leitura Furiosa*, organisé par Le Cardan, à Amiens, un écrivain est mis en relation avec un groupe de gens que fuient les mots. Le vendredi, ils font connaissance, ils bavardent, ils se baladent, ils peuvent écrire. L'écrivain est à leurs côtés, il leur prête son stylo pour mettre en mots une histoire, un rêve, un projet, un voyage...

Le vendredi soir, l'écrivain écrit son texte et, le samedi, il le donne à entendre, il le soumet à la discussion, au partage...

Le *Journal d'Amiens* publie un encart le dimanche avec la totalité des textes.

Ci-contre, le texte qu'écrivait Catherine Gualtierio lors d'une précédente édition. Avec l'aimable autorisation de Catherine Gualtierio et Bernard Sodoyez.

Catherine, nous nous sommes quittés sur des chants roms, les nôtres. Ceux que tu n'entendras jamais à la radio, que tu ne trouveras jamais dans les rayons CD de chez Carrefour. (Chez Auchan non plus d'ailleurs). Tu jubilais. Nous aussi. Ça t'a rappelé ton année en Hongrie, des tonnes de souvenirs heureux ou moins heureux. On sait,

tu aurais bien aimé les violons, les guitares, les cuivres en plus de nos voix, un peu comme dans *Chat blanc, chat noir*. On te fera le film une autre fois. Parole! (Sauf qu'on ne sait jamais la veille où l'on sera le lendemain). Enfin, il faut tout de même qu'on te dise ce que nous ne t'avons pas dit aujourd'hui: on t'a vue venir gros comme un camion! Toi, ton sourire, ton stylo, ton carnet de notes et ton envie de nous « voler une histoire ». Juste entre nous, autant essayer d'attraper le vent! Mais, tu vois Catherine, tes voyages ne sont qu'intérieurs, alors que nous faisons les nôtres en caravane. (Caravane, tu retiendras? « Roulotte », c'est juste dans tes livres...)

On a très vite compris que notre vie te fascinait. Remarque, ça nous change, d'habitude, elle inquiète. Elle dérange ceux qui vivent dans le dur. Les hommes aux semelles de plomb. En tout cas, toi, l'écrivaine, tu restes quand même une spécialiste des voyages immobiles. Tu te dis « voyageuse errante », donc tu crois « en être » (ne dis pas le contraire, allez) et pourtant tout nous sépare. D'abord, ton allure de gadji, tes ticra, (pardon, tes chaussures): nous autres voyageurs portons le plus souvent des sabots. Donc, désolés, ton teint mat et tes yeux noirs ne suffiront pas pour faire la blague. Parce que tu es une gadji

Lettre à une « gadji »

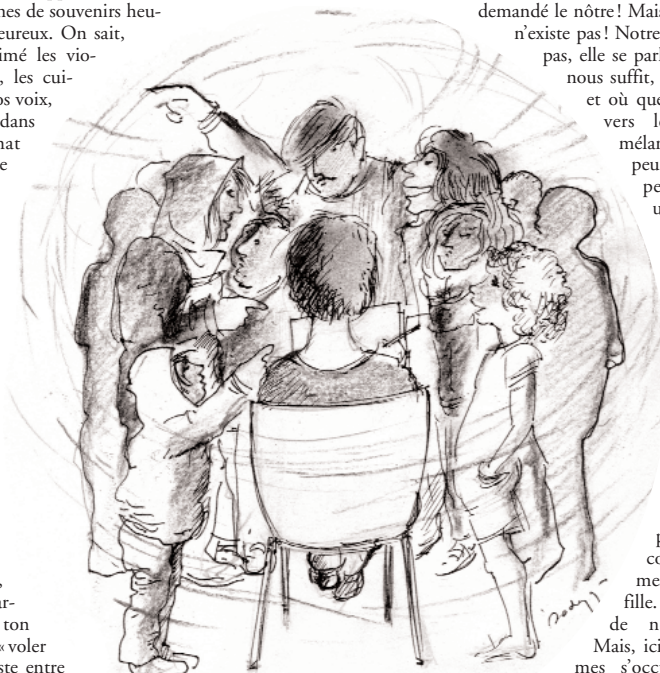
Catherine, et que tu parles gadji! C'est comme ça, tu causes pointu. Et tu vouvoies comme les gadjé. (N'oublie pas, pluriel de gadji et de gadjo) Nous, on tutoie tout le monde, même le Seigneur. Et puis, toi, tu as un dictionnaire. français-français. Et dire que tu nous as demandé le nôtre! Mais il n'y en pas, ça

n'existe pas! Notre langue ne s'écrit pas, elle se parle d'abord! Et ça nous suffit, où que l'on soit, et où que l'on aille à travers le monde. On mélange, tu vois. Un peu d'allemand, un peu de hongrois, un peu d'italien (du Piémont), un peu de yiddish, et pas mal de romani.

De r i e r e chose « pour la route », tu es écrivain, tu as 50 ans et tu n'es pas mariée. Ce qui veut dire que chez nous tu es soit une vilaine parce que tu as connu des hommes, soit une vieille fille. (T'es pas obligée de nous répondre).

Mais, ici, toutes les femmes s'occupent dans les caravanes. Ce sont les hommes qui travaillent pour les femmes; ils chinent, ils font les marchés, ou des travaux de terrassement. Et on sait bien que chez les gadjé, les femmes ne restent pas à la maison. Alors, réfléchis bien avant de dire que tu rêverais de nous suivre. Aujourd'hui Amiens, demain la Suisse, ou l'Allemagne. Toujours sur la route, ça tu en feras des voyages, des vrais! Alors, tu viens ou tu restes à sécher (pardon) à rêver sur place?

Shirley, Tony, Monica, Tyson, Alison, Sony, Challonne, Tidjy, Jazz, Wicky, et Princesse Chance avec Catherine Gualtierio que nous remercions pour le stylo. Illustration Bernard Sodoyez.
Lettre à une « gadji »



Leitura Furiosa est organisée par l'association Cardan, les bibliothèques d'Amiens Métropole, la Maison de la culture d'Amiens, Bulles de théâtre, Les Tatas, l'Espace Masolo de Kinshasa, Casa da Achada à Lisbonne, le Museum Serralves, On a marché sur la Bulle, le Pôle national du Cirque et des arts de la rue, AMETIS, Hélastre à Porto, les librairies Pages d'Encre et du Labyrinthe et l'ESAD. *Leitura Furiosa* est financée par le Conseil Régional de Picardie, le Conseil Général de la Somme, la DRAC de Picardie, Amiens Métropole et le FEDER. Nous remercions le contribuable.

Frère humain tombé du ciel

Je suis d'abord un fan des balades. Avec lui, les bras m'en tombent ! Des centaines de textes et pas un grain de sable. Pour chacune un son totalement neuf. Un univers sonore rare et unique. Une saveur chaque fois renouvelée.

Dans l'écriture, Jacques Higelin, c'est une manière d'aller au plus court, au plus simple, de parler droit et donc de parler au cœur.

Comme ce qu'il dit de sa mère dans *Mamy* :

Rien n'est plus fragile que le bonheur sans illusion quand il vient par un matin d'avril se poser juste le temps d'une chanson légère et facile, familière et sans prétention, Mamy, comme un rayon de soleil sur le toit de ta maison.

Higelin ouvre ses ailes quand l'autre Grand Jacques songe à arrêter la scène. Cet homme m'est rentré dans l'oreille avec Priez pour Saint-Germain-des-Prés. On est en 1965. Depuis, je demeure éberlué. Pas seulement par la qualité technique même s'il est au-dessus de la plupart sur ce terrain : car oui Higelin est un virtuose, oui c'est un immense compositeur, oui il est en même temps un arrangeur de génie, un auteur de texte à la précision diabolique et un homme de scène incomparable. Mais si je suis éberlué c'est parce qu'à chaque instant, cet homme est un inventeur de bonheur ! Jacques Higelin c'est la grâce, la légèreté même et le souffle de l'âme humaine dans ce qu'elle a de plus pur. Il y a dans ses textes une diversité incroyable d'inspirations. Chez Higelin, tout est chant et tout est matière à la beauté :

Devant une publicité, dans un hall de gare :

Dans la salle d'attente de la gare de Nantes [...] j'ouvre un magazine et je vois une jolie p'tite rousse qui s'tape une mousse au chocolat. Ses lèvres gourmandes m'invitent à en prendre avec elle. Rien qu'une cuillère, avant qu'sa grand-mère ne revienne.

Ou dans la rue, face à la banalité :

Un jour j'ai vu une chaise toute seule sur le trottoir. Une putain de belle chaise toute noire en fer avec des lanières de plastique tendues. Une vraie chaise de bar à putes, une chaise à l'état brut qui avait dû en voir et en recevoir des culs : des gros lourdingues à fessier mou, des p'tits malingres resserrés du trou ou des jolis voluptueux qui vous attirent le bout des yeux pour mieux leur passer les menottes...

Mais jamais autre chose que le côté soleil. Pas de pleurnicherie, pas d'apitoiement, pas de jugement sur ce qu'il voit, décrit, présente. Comment peut-on écrire des centaines de chansons "optimistes" sans jamais avoir été mièvre une seule seconde ? Sans avoir jamais laissé filer une seule sortisse ?

Comme avec ce couple qui se sépare :

– Pars, surtout ne te retourne pas. Pars, fais ce que tu dois faire sans moi. Quoi qu'il arrive je serai toujours avec toi, alors pars et surtout ne te retourne pas !

– Mais l'enfant ?

– L'enfant ? Il est là. Il est avec moi. C'est drôle, quand il joue il est comme toi : impatient. Il a du cœur, il aime la vie et la mort ne lui fait pas peur.

Au passage, combien auraient écrit : "Quoi qu'il advienne" ?... car si vous connaissez cette chanson, vous sentirez que la musique appelle cet effet. Mais

Jacques Higelin ne troque jamais la simplicité pour la joliesse... Même si la virtuosité fait totalement partie de son registre.

Celle qu'il dévoile dans *Champagne* en témoigne :

Valets volages et vulgaires, ouvrez mon sarcophage et vous, pages pervers, courez au cimetière : prévenez de ma part mes amis nécrophages que ce soir, nous sommes attendus dans les marécages...

Et un peu plus loin :

Vampires éblouis par de lubriques vestales, égéries insatiables chevauchant des Walkyries, infernal appétit de frénésies bachanales qui charment nos âmes envahies par la mélancolie... Satires joufflus, boucs émissaires, gargouilles émues, fières gorgones, laissez ma couronne aux sorcières et mes chimères à la licorne !

Jacques Higelin n'est pas pour autant perché sur son nuage, loin du monde. *La fille au cœur d'acier* il l'écrira pour avertir les jeunes gens de se tenir loin de l'héroïne. Et plus tard, pensant à Jacques Mesrine, critique implicite d'un système mais aussi humour et morceau de bravoure :

Ça fait longtemps que je roule ma bosse, les honnêtes gens me cherchent des crosses : je suis foutu ! À moins que tu te pointes dans ta vieille Rolls pour m'emmener voir les baby-dolls à Honolulu. Comprends-moi bien ma petite Lulu depuis que j'ai toute cette flicaille au cul, faut que je change d'adresse. Car dans la presse vu le portrait qu'ils m'ont taillé, y a plus personne pour repasser mes chemises...

Ou ceci, écrit dans les années 70 mais qui comme tout ce qu'il a pu faire n'est jamais daté, invitant tout simplement à prendre soin de ceux que l'on aime :

Alertez les bébés ! Les rapaces de la mort se sont châtrés les ailes et ils traquent leurs petits dans les corridors des cités grises. Des sacs de mensonges et des matraques à la main ils font la chasse à l'identité. Eux qui ont égaré la leur dans les basses-fosses de paperasses, eux qui ont égaré la leur dans leurs entrailles repues de viande assassinée... Alertez les bébés !

Tout le génie de cet homme réside dans sa capacité à ne pas s'appesantir. Oui, bien sûr, il y a des choses lourdes et tristes dans le monde. Higelin est comme chacun de nous et peut-être comme chacun de ceux qui griffonnent des chansons. Il sait cette violence et cette laideur. Il les voit. Mais s'il esquisse un pas vers l'ombre c'est tout de suite pour revenir dans la lumière et toujours pour nous y emmener avec lui :

Y a tant de folie et trop de misère, tout ce qui a été dit reste à faire, c'est comme ça ! Mais pourquoi on laisse tourner le monde à l'envers sans prendre l'air, sans se donner le temps de le retourner à l'endroit ? Où il fait bon vivre pour la fleur du genre humain. Celle qu'a besoin d'être arrosée tous les jours comme la plus belle des roses de l'amour, comme le plus beau cadeau de la vie...

Et le rock, allez-vous dire ? On reparlera du rock, car je suis fan quand c'est Higelin à la baguette. Un des rares à avoir l'ampleur, le son, la folie, la voix et toujours les musiciens de génie avec lui...

Bon, allez... Denise tu veux que j'te dise ? Je crois que... je crois que tu vas beaucoup trop loin !

Michel Lalet

à suivre avec "L'humour dans les chansons d'Higelin"



CLÉMENT MÉRIC

L'e-réputation est un phénomène magique. Le mercredi vous n'avez droit qu'à sept entrées, dont celle de Facebook, celle de Copains d'avant, la page de l'amicale de l'école et les résultats du dernier tournoi de tennis au cours duquel vous avez gagné un quart de finale ; il suffit alors qu'un écervelé à la nuque tatouée de sa petite croix gammée vous casse la gueule sur le trottoir, dans Paris, devant plein de témoins, pour que, en seulement 18 centièmes de seconde, Google vous trouve 112.000 résultats dès le jeudi matin. C'est ça, la notoriété. Du coup, on croit tout savoir de Clément Méric. Tout le web vous dit qu'il était un « militant antifasciste d'extrême gauche ». « Très engagé et fervent ». Rien d'autre. Suis-je donc le seul à savoir qu'il avait à 19 heures un rencart avec Pauline, café Caumartin, près de l'Olympia, et qu'il s'apprêtait à passer une heure à regarder le ciel et les yeux de Pauline ? Mais mon info n'aurait pas fait bouger d'un iota l'e-réputation du jeune homme. À combien montera-t-elle pour l'enterrement ? L'e-réputation apportera-t-elle l'e-ternité ? Un rab aux 18 ans de Clément ?

Jean-Louis Rambour

dossiers à venir

Pas mal de réactions à l'ensemble sur *Leitura Furiosa* et *les gens du voyage*. Le côté dossier un peu fouillé « tout en restant disparate » et surtout « sans didactisme », semble rompre heureusement avec un douze-pages « rempli d'éclats » qui fleure bon ses sentiers buissonniers. Nous envisageons de mettre en chantier quelques numéros pour lesquels la contribution des lecteurs serait mise en valeur. Un petit galop d'essai avec « **Littérature et sports** » par exemple pour la fin septembre. Pour chacun de ces numéros, vous pourrez contacter le rédacteur et proposer vos notes de lecture. Tentons le coup : pour le sport, ce sera Roger Wallet. Contact direct : roger.wallet60@live.fr

WESTERN EN BEAUCE



Un braqueur américain, poursuivi par les gendarmes et ses complices, planque le magot dans un champ de blé avant de trouver refuge dans une ferme beauceronne. Le problème c'est que cette ferme est le repère d'une famille de tarés complets, aussi affreux que méchants. Le maître des lieux, totalement abruti et ultra violent, son frangin alcoolique, un gamin souffre-douleur qui ne sera pas loin d'être au final le pire de tous, une nymphomane hystérique, une épouse presbytérienne et soumise qui finira par briser ses chaînes, j'en passe et des meilleures. Le braqueur, une fois à l'abri des regards dans un grenier, découvre l'horreur et constate qu'il y a bien plus méchant et retors que lui. Tout cela va forcément mal finir. La tension monte, chacun en prend pour son grade et personne, vraiment personne, n'en sortira grandi...

Un polar brut de décoffrage d'une sauvagerie inouïe. Vautrin dresse le portrait de l'inhumanité. Il démontre qu'en fonction des circonstances, on peut finir par laisser libre cours à nos plus bas instincts. La ferme, lieu isolé dans un océan de champs de céréales, est une prison dont aucun des occupants ne peut s'é-

chapper. Un huis clos permanent où les rapports de force semblent clairement définis. Cobb le braqueur agit comme un détonateur, il est l'étincelle qui met le feu aux poudres et révèle les autres à leur bassesse. La cupidité engendre une brutalité incontrôlable, les protagonistes agissant sans qu'aucune barrière morale ne vienne réfréner leurs actes. Le résultat est saignant, noir de chez noir et, il faut bien l'avouer, par moments jubilatoire. Parce qu'il est évidemment impensable de prendre tout cela au premier degré. Seul le caractère grotesque, tragi-comique de l'ensemble et une pointe d'humour noir rendent d'ailleurs la violence supportable.

Baru donne à ses protagonistes le visage de la laideur, déformant leurs traits en fonction de leur état d'esprit (colère, douleur, haine...). Il joue constamment sur le contraste entre la lumière éblouissante des jours d'été et la noirceur du propos. La douce chaleur estivale devient peu à peu poisseuse, irrespirable, étouffante. Son art du cadrage donne le dynamisme nécessaire aux nombreuses scènes d'action et malgré l'absence totale d'onomatopées, le lecteur discerne parfaitement le bruit et la fureur qui traversent toutes les pages. Un vrai tour de force graphique !

Canicule est un mélange réussi entre un récit d'action trépidant et une fable pessimiste sur la condition et la nature humaine. Une histoire déstabilisante qui, si on ne l'appréhende pas avec le recul et le second degré nécessaire, peut s'avérer fortement dérangeante. En tout cas, il n'y a pas à dire, c'est drôlement bon de déguster de temps en temps un petit noir bien serré comme celui-là.

Jérôme Prévost

Canicule de Vautrin et Baru. Casterman, 2013. 110 pages. 18



Constellation du grand serpent

Le grand prêtre
a tranché dans le vif.
Le sang a giclé
rouge et carmin

grenat et amarante
comme une volée d'étoiles.

« Constellations » – Texte : Hugues Moussy – Peinture : Hervé Gouzerh

Il y a des moments où rien ne fonctionne. Le soir de *Così fan tutte*, le chauffage s'était emballé et, dans le théâtre archiplein, la température avait rougi les visages : il flottait au-dessus des chevelures permanentées une sorte de vapeur d'eau typique d'un sauna suédois. Les parfums des vieilles dames – comme des moins vieilles – avaient rejoint l'étage des balcons pour s'entremêler en tresses olfactives assez douteuses. Par chance (aurait-on pu dire si on n'était pas vraiment venu pour écouter du Mozart), l'orchestre réduit à peu d'interprètes ne fit guère valoir la chaleur des timbres des instruments. Oui, la musique, elle, fut froide, ce qui fut d'autant plus regrettable que, faute de chœur, le fameux air « *Bella vita militar* » fut donné en version symphonique. Exceptionnellement la fosse suffit largement pour le nombre de pupitres : le chef pouvait s'ébattre à loisir. Mais ses gestes eurent beau être spectaculaires, ce fut comme s'il y avait un trou à la place des cordes. Peu de sons au total, avec quelques passages très scabreux, comme le « *Per pieta* » digne d'une fanfare de village et qu'un chef plus rigoureux aurait fait recommencer. Sans compter que ledit chef se mit régulièrement en décalage avec ce qui se passait sur scène, obligeant les chanteurs soit à attendre, soit à précipiter leur parole. Aux faux pas du maestro s'ajouta bientôt un imprévu qui déconcentra particulièrement les spectateurs : l'effet produit par le costume de Ferrando. L'un des deux amoureux devait, pour sa grande aria, venir sur le plateau en pantalon de cavalier, c'est-à-dire dans un vêtement d'une coupe très moulante. Or le

pauvre, bien à l'insu de son plein gré, soyons-en certains, révéla la présence sous le tissu d'un organe bien en forme, nettement orienté à gauche et sans rapport aucun avec sa voix. Un murmure parcourut l'assistance et ajouta quelques calories à l'ambiance déjà chaude de la salle. Cette manifestation de virilité aurait été assurément comprise si le morceau de bravoure du sensible Ferrando, je veux parler de « *Un aura amorosa* », n'avait été entonné d'une voix de chanteur de motet en aube d'enfant de chœur plutôt que de chanteur d'opéra. Surtout qu'à la fin de l'aria le ténor (dont je tais ici le nom) se montra fâché avec la justesse et dut rejoindre les coulisses dans un silence de mort alors que la mise en scène avait prévu une place pour des applaudissements. Heureusement il y eut le Guglielmo du baryton Christophe Gay d'une projection étonnante, d'un phrasé élégant, et surtout la soprano Soula Parassidis, magnifique dans le rôle de Fiordiligi. Belle au beau timbre, elle montra – comme le fit Christophe Gay – de l'assurance et de l'autorité avec, en plus, du panache. Et du goût. Certes on put lui reprocher d'avoir, dans cette atmosphère surchauffée, brûlé les planches tout au long du deuxième acte, mais comment ne pas lui pardonner. Sans se laisser troubler par les errements du chef d'orchestre, elle chanta le célèbre « *Per pieta* » qui valait bien notre totale miséricorde.

Jean-Louis Rambour



Soula Parassidis

DIDEROT SUPPLÉMENT AU VOYAGE DE BOUGAINVILLE

C'est pas le prix qui va t'arrêter, 2 euros, en folio classique. D'abord parle-moi de ce gars, Bougainville, c'est qui ? C'est Louis Antoine de Bougainville. Oh, ça commence mal, avec un pareil nom, encore un de la haute ! Écoute, il est né le 11 novembre 1729 à Paris, et il y est mort, à Paris, en 1811, fils d'un notaire et échevin de la ville de Paris. S'il lèche le vin, c'est un bon. Oui, enfin c'est un magistrat élu par les bourgeois ou l'ensemble des habitants pour s'occuper des affaires de la commune. Nor' bon maire quoi ! Alors, ça parle de quoi ? Et ce Diderot ? C'est l'auteur, traducteur, recenseur, annotateur, introducteur, collaborateur anonyme ou masqué, il écrit comme personne. Il invente deux personnages qui dialoguent, A et B, pas toujours de la même opinion. C'est mieux sinon c'est l'ennui. Ce livre date de 1773, troisième conte de la *Correspondance littéraire*, recopié à la main pour quelques privilégiés. Le second finissait sur une discussion météorologique et celui-ci commence par évoquer « cette superbe voûte étoilée ». La métaphore est, osons le dire, dans l'air. Les mœurs d'une société et des individus ont leurs variations comme le soleil et la pluie. Les trois contes concernent la morale sexuelle. Deux siècles plus tard, ce *Supplément au Voyage de Bougainville* n'a pas épuisé sa force et son actualité. Les adieux du vieillard sont à relire tant ils éclairent le superflu nécessaire à nos jours, je me régale des arguments développés entre Orou et l'aumônier où la liberté sexuelle s'éparpille parmi des considérations sociales. Belle histoire de Miss Poly Baker, page 64 à 67, une si belle fin où la morale est à considérer : « Son séducteur instruit de ce qui s'était passé, sentit le remords de sa première conduite, il voulut la réparer ; deux jours après, il épousa Miss Baker ». Alors, après ce

mariage pour tous acquis, chacun reste libre de se marier ou non, de se passer (quelles sonorités!) ou de vivre en union libre, quasi disparition de ce dernier terme, pourtant attesté sur service public.fr. mais tout de suite, (con, cul, binage) : Le concubinage est une union de fait entre deux personnes de même sexe ou de sexe différent. Cette union doit présenter un caractère de stabilité et de continuité. Qu'on se le dise! Union libre existe toujours! Chacune avec son chacun y ajoutera les traités d'amour et de lois qu'il voudra devant la justice ou à l'amiable, est-ce encore possible? Soyez amoureux jusqu'à la séparation! B résume la misère de la condition de l'homme civilisé: « Il existait un homme naturel: on a introduit au-dedans de cet homme un homme artificiel; et il s'est élevé dans la caverne une guerre continuelle qui dure toute la vie. Tantôt l'homme naturel est le plus fort; tantôt il est terrassé par l'homme moral et artificiel ». La discussion entre A et B s'arrête avec le retour du beau temps et la perspective de la poursuite de leur promenade.

Dominique Navet

ANNIE LE BRUN ON N'ENCHAÎNE PAS LES VOLCANS

2006, hommage à ce « premier théâtre de l'athéisme » ou, pour reprendre les mots d'Apollinaire, « l'esprit le plus libre qui ait jamais existé ». Gardons le secret. Elle affirme des positions fortes, assume la clarté d'une lecture qui compare avec ce qui s'est déjà écrit. Elle sourit des dernières expositions sur le sujet. Sa franchise nous donne envie de lire. Annie Le Brun consacre à cet auteur du XVIII^e quatre conférences. Essais, belle prise de position d'un esprit fort qui critique les approches habituelles. En février 2005, elle engage immédiatement l'auditoire au défi

des citations pour donner toute l'ampleur de son éblouissante façon de penser où « l'humour le dispute à la métaphysique, la subversion à la grandeur, la révolte à la poésie ». « Son âme était aussi noire que son cul était blanc. » « Dieu est le seul tort que je ne puisse pardonner à l'homme. » et les autres, plus osées, à lire dans le texte. Florilège. Théâtre, première thèse défendue. « Ce n'est point ma façon de penser qui a fait mon malheur, c'est celle des autres », écrit-il à sa femme. Son anticléricalisme est intraitable, Annie Le Brun cite *l'Histoire de Juliette*. « Quels sont les seuls et les vrais perturbateurs de la société? – Les prêtres. » Dix autres questions suivent, la réponse ne varie pas. Constante de sa vie agitée, son amour du théâtre « comme source infinie de l'artifice et de l'illusion » pour lequel il écrit abondamment. Nous nous instruisons avec ce chemin de traverse qui visite Sade autrement. Au final, il ne choisira pas le théâtre mais le roman. Sade réussit ce que ses commentateurs manquent qui voient le boudoir dans la philosophie, lui il glisse: *La Philosophie dans le boudoir*, (1795) pour la première fois, « double épreuve des idées par le corps et du corps par les idées ». Trois autres conférences: *L'athéisme littéralement et dans tous les sens*. Relire Sade, lire ce que personne ne veut entendre: pas d'idée sans corps ni de corps sans idées, « la liberté n'est jamais une abstraction ». *Sade, Bataille et la représentation maudite*, centenaire de la naissance de Bataille et *Pourquoi Juliette est-elle une femme?* au Colloque intitulé: « Il n'y a pas de rapport sexuel », pour le centenaire de la naissance de Lacan. Cette figure première de la liberté « [...] voilà vos fesses, Juliette, elles sont sous mes yeux, je les trouve belles, mais mon imagination, toujours plus brillante que la nature, et plus adroite, j'ose le dire, en crée de bien plus belles encore. Et le plaisir que me donne cette illusion n'est-il pas préférable à celui dont la

vérité va me faire jouir? Ce que vous m'offrez n'est que beau, ce que j'invente est sublime; je ne vais faire avec vous que ce que tout le monde peut faire, et il me semble que je ferais avec ce cul, ouvrage de mon imagination, des choses que les Dieux mêmes n'inventeraient pas ». Dont acte, place à l'imagination. Que diable, inventez!

Dominique Navet

Gallimard, 190 pages, 16 euros.

ROBERT BENTCHLEY L'EXPÉDITION POLAIRE À BICYCLETTE

L'auteur fut un humoriste célèbre de l'avant-guerre aux États-Unis, chroniqueur de *Life* au *New Yorker*. Quatre petits textes rendent compte de ce rire daté qui n'est pas sans rappeler Alphonse Allais. Même maîtrise savoureuse de la langue, même univers gentiment déjanté. *L'expédition polaire Life à bicyclette* raconte six étapes, plus foireuses les unes que les autres, d'un voyage de groupe à vélo depuis le siège du magazine... jusque quelques rues plus loin! Dans *Somnoler*, il décrit et analyse cette façon élégante de s'absenter sans se faire remarquer. Ses conseils pour assister à une pièce de théâtre ennuyeuse sont d'une remarquable pertinence: *Équipé d'un bon manteau, renforcé d'une chemise de soirée inflexible et d'un col haut, on peut même dépasser allègrement le stade de la somnolence proprement dite et glisser dans un profond sommeil réparateur, sans pour autant se faire remarquer par de sempiternels plongeurs et autres embarquées intempestives*. Bien sûr l'humour est daté – mais moins que celui de Labiche dont le théâtre officiel nous rebat les oreilles. Une langue est de son temps. **R.L.**

Points Le Dilettante, 90 pages, 4,70 euros.

FRANÇOIS MOREL L'AIR DE RIEN

On n'a pas oublié ce chef-d'œuvre inégalé que fut *Les Deschiens*. Le talent de Morel (et de tant d'autres) s'y déploya, y éclata. Depuis septembre 2009, chaque vendredi matin, il anime une brève chronique sur France Inter qui, très vite, a relégué au loin celle des humoristes façon Carlier, Guillon ou Porte qui croyaient que l'impertinence et l'invective suffisaient à constituer le talent. Rien ne surnagera de cette débauche de vulgarité.

François Morel a deux arguments que n'ont pas les autres. D'abord il est un homme de théâtre, comédien, metteur en scène, auteur. Jouer avec Jacques Gamblin, c'est quand même autre chose que de rire avec Daniel Morin ! Et puis Morel compose d'instinct un personnage attachant, délicieusement malin sous ses aspects balourds (il est resté son *Deschiens*). Il n'a pas à s'adapter à son sujet, il parle de ce qui lui tient à cœur, de ce qui le touche. Les colères de son texte sont ses colères (*Ferme ta gueule, Luc Ferry*, p.271), les indignations sont les siennes (*Maréchal, le revoilà*, p.169). Je dirais qu'il y a chez lui du Fernand Raynaud (le meilleur de) et l'adjectif *matois* est peut-être celui qui caractérise le plus justement son petit sourire en coin. Il faut lire *Le parapluie d'Angela* ou *Éric bessonnait* pour saisir à quel point une écriture figulée, pesée, mise en bouche et en rythme vaut mieux qu'une injure : les mots s'attachent aux gens et Sarkozy restera à jamais *le grand con qui trouve normal de ne pas porter lui-même son parapluie*. Pas politique ? Si, au contraire, éminemment : l'attitude dit le mépris qui caractérise bien cette République. Morel se défend de faire de la politique (*Je ne suis ni de droite, ni de droite*). Il fait mieux que ça : il est vrai.

R.L.

Denoël Pocket, 2013

RETOUR À YAOUNDÉ

Me voici à Yaoundé, au Cameroun, où j'ai autrefois vécu cinq années. Je n'y étais pas revenu depuis longtemps. La ville n'a guère changé, moitié capitale à la modernité douteuse, moitié village tentaculaire où s'entassent trois millions d'habitants. Je dîne seul au premier soir de mon arrivée. Je lis, devant mon assiette d'avocat, le *Cameroon Tribune*, journal officiel du régime. Je l'ouvre à la page des annonces. « Il y a cinq ans nous quittait M. Dieudonné N.-S. En ce triste anniversaire, la famille N.-S. prie tous ceux qui l'ont connu et aimé, d'avoir une pensée pieuse pour le repos de son âme. » La mort, omniprésente en Afrique – le seul endroit du monde où j'aie vu un cadavre allongé sur le bord de la route, sans doute percuté par une voiture puis laissé là, sur le bas-côté, les mains en croix. « M. Joël B., employé à Kenya Airways à Douala et absent de son poste depuis le 16 avril 2013, est prié de le rejoindre au plus tard le 6 mai 2013. Passé ce délai, il sera considéré comme démissionnaire. » La vie, si heureusement loin des codes étroits et des rythmes absurdes de notre quotidien occidental. Les gens vont et viennent, apparaissent, disparaissent, morts ou rentrés au village. Il y a partout à faire. La vie est sérieuse ici, tissée de relations multiples, et nul ne songerait à assumer cette folie : avoir un poste de travail, et s'y tenir. Cela énerve certains ; que cette vie puisse encore exister me rassure.

« Étude de Maître Marie Jeanne N., à Douala ; Rue S., face Centre Promotion de

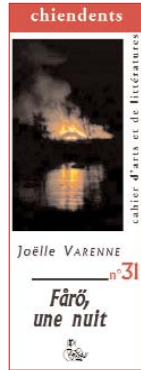
la femme et de la famille (à côté de la salle des fêtes d'Akwa). CONSTITUTION. Suivant divers actes reçus par le Notaire soussigné le 04-03-2013, dûment enregistrés, il a été constitué une Sarl aux caractéristiques ci-dessus, ayant pour objet : la vente, le négoce-exportation des produits de base ; les importations ; la désinsectisation ; les travaux d'assainissement, la récupération et le recyclage ; le commerce général des biens et des services ; la protection et l'élevage ; la transformation des produits agricoles, végétaux et alimentaires ; le transport et le transit. Durée : 99 années. » Cette annonce me renvoie au *Paysan de Paris*, et plus particulièrement à la partie du livre consacrée aux anciens passages. Il y a dans cette description notariale, comme dans les boutiques surannées qu'évoque Aragon, un arrière-goût de vieilleries, de daté qui me réjouit. Quelque chose comme une odeur de meuble ciré. Par bien des côtés, l'Afrique francophone est le conservatoire d'une France disparue. Cela tient avant tout à une qualité de langue, à l'usage qui en est fait – le bon usage. J'ai plaisir à penser que la jeunesse du monde (en un sens purement démographique et nullement idéologique) s'ébroue dans cette langue-là : comme la revanche du passé sur l'arrogance du neuf à tout prix, sur le babil infantile et mortifère de la novlangue nauséabonde des banquiers et des rappeurs.

J'aime cette Afrique où je me sens loin de chez moi – et si près du reste.

Hugues Moussy

Luc Vidal et ses Éditions du Petit Véhicule poursuivent avec ténacité leur travail de diffusion de textes brefs originaux. La revue **Chiendents** en est l'âme. Jusqu'ici revue littéraire généralement consacrée à un poète ou un romancier, exceptionnellement à un peintre, elle vient d'ouvrir un nouveau chantier avec ses deux dernières parutions (des nouvelles) qui constituent des premières publications : *Fårö, une nuit*, de Joëlle Varenne, et *Réveils difficiles...*, de Patrick Poitevin-Duquesne.

JOËLLE VARENNE FÅRÖ, UNE NUIT



Une jeune femme traverse nuitamment, à vélo, la forêt suédoise de Fårö. Elle y cherche la maison d'un vieil homme dont le travail artistique l'a bouleversée, et plus que ça : quelque chose comme un sens à sa vie. La maison est allumée, elle ose frapper... *Fårö, une nuit* est le récit de cette rencontre totalement improbable entre l'auteure (alors âgée de vingt-deux ans) et Ingmar Bergman. D'abord c'est l'incompréhension devant une telle folie mais, peu à peu, le dialogue s'établit. Il ne comprend rien à ce qu'elle veut – elle prétexte d'un texte à lui montrer – et elle ne sait pas ce qu'elle est venue chercher. Elle le pressent : quelque chose de très près lié à son enfance. Le vieil homme comprend et accepte de jouer un rôle dans ce dialogue. Un moment, les choses basculent, quand chacun se livre, avec pudeur mais sans détour, au bouillonnement des sentiments. Une vraie tendresse leur berce le cœur avant qu'elle reprenne sa bicyclette. Ce qui s'est révélé à elle, dans cette

nuit, elle le sait, va changer sa vie, ... *je sentais, en cet instant de communion ultime où nos corps se rencontrèrent, je sentais ce que je n'avais jamais éprouvé : le sentiment d'exister. À travers sa reconnaissance, j'existais. Animée par sa puissance, j'étais la vie elle-même.*

Il « ne se passe rien » dans cette histoire et, dans ce rien, tient toute sa beauté. Le peu de gestes, le peu d'intrigue, le peu de mots finalement car, même si la conversation est animée, l'incompréhension du vieil homme le fait se questionner sans cesse sur la simple raison qu'à cette rencontre d'exister. Il faut dire ici que Joëlle Varenne n'a pas craint de ne pas traduire les propos échangés en une sorte de sabir mêlant anglais et allemand, le tout accentué par l'écriture presque phonétique des propos de Bergman :

- *How kan yu disturrbb mei in meinen hause!*
- *So sorry... Just give... Just letters to give... I wanted to slid... Slid behind door but too slim... Please... Just the letter and lea...*
- *Kvis's incredible! Wo ist yu to disturrbb mei?*

Le « procédé » nous rend proches les voix, accentue les silences, les maladroites, nous fait pénétrer au cœur de la maison de Fårö. La réserve de la jeune femme – elle se rend bien compte que sa démarche est insensée et ne sait nommer avec exactitude ce qu'elle cherche – ajoute au mystère de la rencontre. On progresse avec étonnement dans ce récit, on s'attend à un coup d'éclat qui ne vient pas et, dans ce huis clos, les seuls éclats sont ceux des regards et des voix. Cela suffit à notre bonheur et au dénouement des choses.

Je m'éloignai de la maison en traversant la forêt et, retrouvant ma bicyclette, je repris le chemin de mon refuge. Je pédalais, la lumière tremblait et me vint une sensation de légèreté, d'aisance propre aux rêves. J'enclenchai la manivelle d'un projecteur, les images se superposaient sur le chemin. Je revoyais la maison, les veilleuses, son visage... Et je criais. Pure Joie! Quand je quittai la forêt, l'immensité du ciel m'entoura. Je plongeai mon regard dans la voûte céleste. Les images tournaient, je rêvais.

PATRICK POITEVIN-DUQUESNE RÉVEILS DIFFICILES...



Tout autre, l'univers de ce nouvelliste amiénois dont, jusqu'ici, seuls quelques textes sont parus dans *Le Courrier picard*.

Neuf nouvelles donc [46 pages].

La première, qui donne son titre au recueil, nous raconte un fait divers du lundi au dimanche. Chaque journée modifie le point de vue : le personnage

amoureux qu'un bus va renverser, le chauffeur du bus, une infirmière... Ce morcellement apporte un relief particulier à des personnages du quotidien.

Étang donné prend sa source dans les légendes picardes, autour du personnage de Marie Greuète, avatar de la Mort. Poitevin a la bonne idée d'y mêler la pêche et l'atmosphère de brume qui entoure ces lieux.

Dans *Aux Primevères!* l'auteur joue de la métaphore animale. Cette maison de repos pour dépressifs est peuplée d'animaux. Le directeur est un grand-duc, lui-même, le narrateur, est un furet. Il va devoir partager sa colocation avec *un chat adorable, un peu taciturne*, atteint du *syndrome dépressif de l'ours blanc : il est bipolaire...* On le comprend : au-delà d'un charme indéniable et de trouvailles (les souris blanches sont aux soins), le texte pêche par ses excès animaliers. La dernière phrase pose la question littéraire : *avec les hommes, j'ai compris que dès qu'il y avait un blaireau qui cherchait à se faire mousser, il y avait toujours un rasoir à proximité...* Trop de métaphores nuit à la métaphore.

Dans *Crimes gothiques*, entre en scène René Vinquesne, ex commissaire de police reconverti en privé. Un peu revenu de tout, alcool

et lassitude (est-ce lassitude de l'auteur? Dans *Temps morts*, il hérite du prénom de Nerva...). Crimes en série à Amiens. Il débute le coupable, un sculpteur sur pierre perfectionniste qui sculpte d'après nature... La seconde nouvelle est moins probante: il ne s'agit que d'une forme involontaire de suicides dus à un dérèglement de l'horloge interne, suite à un grand désespoir. Vinquesne lui-même y succombe...

Policier encore, *Tout le monde descend*. Le récupérateur de documents ne résistera pas au charme de sa superbe contact-e brune, ni surtout au coup de massue qu'il prendra sur la tête.

On retrouve la veine animalière de Poitevin dans deux textes: *Quartiers chauds* – un chat fait son apprentissage avant de régner sur le quartier – et *Sable et mouvant...* – les tremblements de terre destructeurs et la lente quête pour retrouver âme qui vive sont vécus par un... petit crabe en bord de plage.

Le sceau de l'ange: le désarroi de l'ange gardien devant son protégé qui se refuse obstinément à ouvrir les yeux pour fêter ses cinquante ans.

On le voit, l'inspiration est d'un bel électionisme. La ville d'Amiens est une source fructueuse qui sait se renouveler. On note néanmoins quelques constantes limitatives dans la scénarisation, comme ce goût de l'astuce finale qui redonne sens à la lecture (l'accidenté du bus, le crabe). La nouvelle se construit souvent en fonction de la chute. Bien sûr le sourire du lecteur en est attendu mais c'est parfois au détriment de la force des situations. Il manque – mais ce n'est qu'un premier recueil – ces moments où la petite histoire individuelle du quotidien s'envole vers la grande métaphysique de l'Histoire.

C'est un recueil plein de promesses.

Roger Wallet

Fårö, une nuit, 3€ – *Réveils difficiles...*, 4€.

EUGÈNE-LOUIS BOUDIN (1824-1898)



Vaches dans le pâturage (1888)

Une exposition, **Sophie Carles**, photographies, un concert performance débute: SHOÏ extrasystole, ensuite, vous parlez, il a une vache dans son champ, dit Sophie. Même si le souvenir est lointain, vous la voyez, vivante, pré verdoyant. Une sculpture, précisez-t-il, tout sourire. Nous y sommes. Peintures, assises, debout, ruminantes, en alerte... **Eugène-Louis Boudin** ne les voit que tardivement, lors d'un séjour en 1881 dans la vallée de la Touques (petit cours d'eau qui se jette dans la mer entre Trouville et Deauville), l'artiste les peint et les dessine, une importante série est consacrée à ce sujet. Ce thème d'étude, qui révèle une part peu connue de l'œuvre du peintre, témoigne de son quotidien. Il n'est pas un peintre animalier, ce n'est pas le sujet principal de ses préoccupations d'artiste, peu importe les postures et le mouvement des bêtes de la prairie normande. Quelques coups de pinceau, puis se concentrer, comme à son habitude, sur les variations des couleurs et de la lumière, (d'où son surnom de « roi des ciels » donné par Jean-Baptiste Corot). Il a peint des centaines de petits tableaux sur le sujet. Vous êtes

prêts pour les voyages, vous passez près du Havre, allez au Musée Malraux, il paraît qu'une grande partie y est installée sur « le mur des vaches ».

Né à Honfleur, (Calvados) le 12 juillet 1824, ses

parents bientôt déménagent au Havre. Mousse, commis chez un imprimeur, commis chez un papetier, assistant chez un papetier-encadreur, à vingt ans, il fonde sa propre boutique où il expose les artistes de passage. À vingt-deux ans, il abandonne la vente de couleurs pour le monde artistique. La ville lui offre une bourse pour commencer des études de peinture, à Paris. Première exposition, Paris! et lors d'une vente

aux enchères, au Havre, une vingtaine de ses tableaux sont achetés. Il deviendra un peintre marin, expert en rendu de tout ce qui est lié à la mer (son père assurait la liaison le Havre-Hambourg et sa mère était femme de chambre sur ces bateaux). Collectionné de son vivant par de nombreux artistes: Georges Feytaud, Degas, Jeanne Lanvin mais aussi, plus tard, par des Américains comme Cary Grant qui adorait sa peinture. Le Havre, Trouville, Deauville, il passe sa vie entre toutes les nouvelles cités de villégiature et l'hiver, il retourne à Paris, curieusement, il n'a peint aucune vue de la capitale. Il n'appartient à aucune école: il sort de chez lui et il peint ce qu'il voit: sans envie de faire cette peinture académique de l'époque. Quand il peint des vaches, c'est quelque chose que personne n'a osé montrer avant lui. Il est mort à Deauville le 8 août 1898, 08 08 1898... à six heures, dommage! *L'œuvre du peintre français Eugène Boudin fait l'objet d'une exposition au musée Jacquemart-André à Paris jusqu'au 22 juillet.*

Dominique Navet

Il est aujourd'hui un écrivain important, auteur de romans et nouvelles, réalisateur de cinéma. En une quinzaine d'années, il a écrit quelques chefs-d'œuvre et de magnifiques textes mais, le mal du siècle voulant absolument croire que le talent est polymorphe, il s'est aussi aventuré dans des genres où, disons, ses compétences n'ont pas le même éclat. L'homme lui-même, discret, réservé, loin de l'agitation médiatique (ainsi se revendique-t-il) a donné, ces dernières années, quelques signes d'une tentation à céder à une certaine reconnaissance sociale. Son dernier livre, *Jean-Bark*, n'est pas rassurant à cet égard, par exemple quand il évoque son entrée à l'académie Goncourt. Claudel n'a pas eu le Goncourt, il ne faudrait pas que le Goncourt l'ait eu...

Les Années



**MEUSE L'OUBLI (1999)
SANS ELLE**

J'écris allongé, chambre 317, urgences. J'ai relu de même hier *Meuse l'oubli* entre deux



fulgurances de la conscience. Le rythme cardiaque en prend à ses aises, les tempes s'affolent. *Je buvais alors de ces petits vins blancs du Rhin, sans nom, en pensant au cul de Paule.*

Paule a trente ans. Paule de Malines et d'Ostende, un amour aussi grand qu'un pays. *Je songeais à des romans. Puis Paule est morte.* Je tombe de sommeil, relève la tête une minute plus tard, retourne aux mots. *Le paysage est ouvert aux massacres. J'ai découvert combien il y avait peu de la grâce au vide.*

C'est d'abord ce qu'il croit, le vide, comme si quelque chose avait été plein d'un contenu soudain disparu – moi aussi, quand la crise est arrivée, j'ai pensé Ce sera ça ta mort, et je n'étais pas effrayé; j'allais vider les lieux. Mais la perte n'est pas le vide. Le vide peut à nouveau se combler – c'est ce que je lui ai dit dans un message qui valait mots d'adieu; la perte est irréparable – c'est ce qu'elle me répondit avec force.

Le narrateur quitte les lieux de Paule, il arrive à Feil, petit village sur la Meuse, et pressent que c'est là qu'il pourra se réparer. Mais *dans ma fuite, Paule ne m'avait pas quitté.* Elle est là, omniprésente, avec son cul, ses seins *en rodomontade*, ses odeurs, ses gestes... Comment parler de vide? Alors fuir encore? Il boucle la valise, une lettre le retient: Paule y parle des fleurs. Il sait que c'est à cette voix qu'il doit renoncer, non pas l'oublier mais accepter son irrémédiable absence.

Dans ce travail de deuil affluent les souvenirs d'une enfance douloureuse. Sa mère est putain et, dans les regards masculins qu'il croise, il cherche celui de son père. Pourquoi putain? Pour ajouter à la déréliction? Pour ajouter à la splendeur sans nom de ce que furent ces mille huit cent soixante-deux nuits et mille huit cents soixante-trois jours avec Paule? Le trait ici me semble un peu forcé mais c'est détail. C'est aussi pour dire que lorsque la mort lente du coma aura englué Paule, il n'y aura nulle part où se tourner.

Car cet amour absolu les a conduits à *nous séparer du monde et à ne plus le relier à nos vies, la miennne forte, la tienne fuyante.*

Que faire alors? Laisser la vie vous traverser, l'hiver passer, ne craindre les rires ni les jeux ni *les vieilles discussions à nouveau débattues.* Ni même le visage de Reine auprès de qui *rompre le vœu que je m'étais fait devant Paule mourante* [et qui] *se dépouille de son scandaleux habit.* [...] *Je redeviens quelconque. La mort de Paule m'avait fait petit martyr, amant détruit.* [...] *C'est dans l'effroi de cette découverte que s'ouvre un nouvel été.*

Vivre sans elle: l'effroi est de n'être pas mort avec elle. **Eden Mahrenbourg**

**LE CAFÉ DE
L'EXCELSIOR (1999)
L'ÂME SUR LE ZINC**



En peu de pages, et d'une écriture dense, poétique et empreinte d'humour, nous est racontée l'histoire simple de trois années de vie d'un petit garçon et de son grand-père.

Un grand-père bien peu convenu qui recueille dans son bistro une assemblée d'hommes à la recherche d'un lien, de compréhension, de rituels immuables, d'oubli du malheur et du monde, et qui boivent avec application, conviction, comme d'autres pratiqueraient une religion ou un art.

Le petit entend, observe, recueille les histoires tragiques et drôles, perçoit la vie, la mort, les arrangements avec la loi et les convenances et vit avec son grand-père dans la protection, l'attention et l'amour. Il trouve auprès de lui explications, sécurité, transmission et confiance nécessaires à tous les enfants.

De cette éducation peu conventionnelle et qui sera un jour sanctionnée par ce qu'on appelait la protection de l'enfance, le petit

retiendra le tragique, la drôlerie, la force et la fragilité des êtres humains, l'existence des déchirements et du malheur, et le bonheur profond et jamais démenti d'avoir été aimé de son grand-père.

Le temps, l'espace, les situations, la tendresse et la cocasserie peuvent nous faire penser aux chansons de Brassens, dans lesquelles on n'est jamais loin du bonheur-malheur, un petit sourire triste au coin des lèvres.

Agnès Allavoine

QUELQUES-UNS DES CENT REGRETS (2000) LE SILENCE DES MÈRES



“Alors, sûr, pas de regret, je peux y aller, rien d'important... ?”

– Non... rien d'important, lui ai-je répondu. Et le feu a parcouru le papier comme les lèvres aimées glissent sur la peau.”

Des regrets ? Oh si ! Il en a, lui qui revient au village (seize ans après) pour l'enterrement de sa mère ! On va le suivre dans une histoire douce-amère. Philippe Claudel va dénouer les fils enchevêtrés de l'amour d'un fils pour sa mère – Elisée.

À quoi bon avoir des regrets, on ne remonte pas le temps. Juste comprendre. Il se sent coupable de l'avoir abandonnée et va comprendre que son départ l'a détruite. Revenir dans ce village inondé est peut-être pour lui une façon de vouloir retourner dans le ventre de sa mère.

On va le suivre sur un chemin qui, peu à peu, le conduira dans une maison qu'il appréhende de retrouver. Un chemin émaillé de rencontres : Bransu le chauffeur de car, Jos Sanglard, un patron d'auberge désabusé et cassé par la vie mais qui l'aidera sans le savoir, le notaire qui lui remettra les clés de la maison qu'il ne veut pas revoir, les employés des Pompes funèbres et un curé

sans illusion qui ne croit plus en rien et qui va lui ouvrir les yeux (*“Je ne vais pas vous raconter de bobards... ce qu'il y a après, je n'en sais rien, je suis comme vous.”*), ou presque.

Difficile de citer des extraits, il faudrait tout mentionner. Toutes les phrases, tous les mots ont leur importance. Des mots drôles, tendres, émouvants ou bouleversants. Avec Claudel, on est dans la retenue et la délicatesse.

Mais les mots sont durs et on en prend pour son grade : *“On ne devrait jamais juger les autres. Et surtout pas sa mère”*. Une mère qu'il a quittée sans un mot à seize ans et qu'il n'a jamais revue. Mais qu'il aime : *“J'ai bien souvent voulu retourner vers elle”*. Il va se rendre compte que son départ a fini de la dévaster : *“Ma mère est morte de ne m'avoir plus entendu”*, dira-t-il au curé. . Il lui avait répété sans cesse *“Qui est mon père ?”*, elle n'avait jamais répondu. *“Voulais-je vraiment le savoir ?”* Peu à peu, il va comprendre combien sa mère l'aimait et qu'elle avait tout fait pour le préserver.

Alors, quand il aura entre les mains une lettre qu'elle lui a laissée *«Voilà ce que tu voulais tant connaître»*, il se demandera s'il ne vaut mieux pas rester dans l'ignorance. Il gardera cette lettre jusqu'à ce que Jos lui raconte la légende du « Livre de dettes ».

On ne sort pas indemne de cette histoire, et on se met à compter le nombre de nos regrets.

En attendant..

Mario Lucas

J'ABANDONNE (2000) À CONTRE-EMPLOI



L'année suivant la publication de *Meuse l'oubli* saluée comme il se doit, Claudel commet ce... comment dire sans choquer?... cette insignifiance. Et

comme Bigard, sur l'affiche de qui – bite et couilles ajustées dans le slip – ouvre le livre, Claudel met l'paquet. Le narrateur est un jeune veuf qui travaille dans un service de don d'organes, ou plutôt une entreprise maquée avec on ne sait quel réseau de trafiquants. Sa mission : amener le représentant légal du défunt à donner son accord. Il a un collègue, inévitablement facho, supporter du PSG et tout – puisque l'on est dans la caricature... Quant au narrateur, qu'atteint toute la misère du monde, il n'a rien trouvé de mieux que de confier la garde de sa fille qui balbutie tout juste ses premiers mots, à une baby-sitter complètement déjantée : douze ans d'âge mental, adepte des raves et des sorties rollers en groupe.

Rien ne surnage dans ce fiasco du contre-emploi. Lire Claudel parler “jeune” est d'un grotesque absolu. On aurait aimé être M. Balland pour lui refuser cette Bérézina. Claudel n'est pas fait pour la satire sociale.

Du même tonneau, la pièce écrite pour Gérard Jugnot (*Le paquet*). Pourquoi faut-il toujours que le succès fasse perdre la tête ? Et le talent ?

Rémi Lehallier

BARRIO FLORES (2000) LES GENS PARLENT GAI DANS LA LANGUE DES PAYS PAUVRES



Si vous avez un subit besoin de tendresse, de petits éclats ensoleillés tirés de la boue – les plus beaux – de rencontres avec des personnages “exotiques” et savoureux, des purs, abîmés par la vie certes, si vous ne craignez pas de devoir laisser la pluie chaude du soir envahir vos yeux, souvent, ouvrez *Barrio Flores, la Petite chronique des oubliés* de Philippe Claudel. Ce court voyage au cœur d'une favela vous laissera longtemps son empreinte.

Vous y rencontrerez Pepe Andillano, le plus grand joueur de billard du Barrio Flores pour qui *le billard, c'est comme le grand poème des bars*. Pepe, qui malgré *son œil trouble et sa jambe raide comme un clou de charpentier*, insuffle parfois un magistral camouflet aux *grands messieurs avec des chevalières ornées de diamants et des jambes vivantes*.

Pepe a recueilli Juanito, le narrateur, qui ressemblait lorsqu'il le rencontra, à une de ces anguilles que le fleuve ramène de la mer, épuisées. Il le nomme "*Petite musique*" parce que *la vie ne m'a donné que du mauvais jus-qu'à ta venue, parce que tu me fais chanter tout au-dedans de moi*.

Au Barrio vivent aussi Esteban et Palomina qui, lorsqu'ils dansent le tango s'élèvent au-dessus des pauvres du Barrio Flores, les invitant à les suivre, là-haut dans les étoiles...

Dans les bandes piaillantes qui dévalent les pentes du Barrio, les yeux de Flores font battre le ventre de Juanito, et il porte encore le souvenir du seul baiser qu'elle lui donna.

Vous découvrirez petit à petit la vie de Juanito au sein du Barrio, vous le suivrez avec Petite sœur là où les ruisseaux d'orage dévalant les gravats imitent les torrents, vous rirez à l'histoire du camion empli d'ouvre-boîtes qui offrira à Pepe un volant pour conduire Juanito en des voyages grandioses, vers des montagnes hautes comme trois ciels.

Vous ferez connaissance de Jacinto, l'écrivain public le plus incroyable, qui se déplace tirant un fauteuil de coiffeur, portant en bandoulière sa caisse à cirage et son papier à lettres et criant *Souliers brillants, lettres d'Amour, chaussures cirées, lettres d'argent*.

Vous avez là tous les ingrédients d'un somptueux voyage. Ne le ratez pas!

Dans l'édition de La dragonne, de belles photos de Jean-Michel Marchetti accompagnent les textes de Philippe Claudel avec beaucoup de douceur et de beauté.

Elisa Mannolo

LE BRUIT DES TROUSSEAUX (2002) UNE SEULE SAISON DANS LA VIE



Ce qu'il évoque, ce bruit, dans les souvenirs du jeune enseignant qui, onze ans durant, y alla *parler de littérature* trois fois la semaine. *Claudé, professeur...* dans l'interphone de la maison d'arrêt.

Et d'abord le regard des autres quand il avoue son activité. Ce regard brusquement distant, comme s'il y avait là le risque de quelque chose de contagieux. La prison, les bas-fonds, il doit bien falloir partager quelque perversion avec ceux qui y croupissent pour aller s'y reclure volontairement... *Mon temps terminé, je sortais de la prison. Je ne sortais jamais de prison. Jamais je n'ai senti aussi intensément dans la langue l'immense perspective ouverte ou fermée selon la présence ou l'absence d'un simple article défini.*

Un patchwork de sensations, d'émotions, d'instantanés, de visages, d'insignifiances quotidiennes mais, en prison, le terrible c'est précisément le quotidien. Le temps qui passe sans que jamais le moindre particularisme ne distingue les jours. À l'hôpital au moins rôde la mort. En prison, même pas. Quoique... On sait d'emblée le temps qu'il fera dans cinq ans, dans dix ans. Une seule saison dans la vie.

Et surtout, pas d'états d'âme! Vous n'êtes pas une bonne sœur, ni un avocat, ni même un juge. Faites votre boulot, point final. Ce que le directeur lui dit. Moi, personne ne me l'a dit quand je suis entré au centre de détention de Liancourt (Oise), mais je l'ai compris dès la première minute. J'enseignais, point final et ce fut magnifique d'enseigner. C'était d'ailleurs à peu près la seule chose qu'alors je savais faire. Faire partager un peu de l'étonnement du monde et, pardonnez-moi, de

son émerveillement, qui venait beaucoup par les livres. Et puis, si l'on n'accepte pas de n'être "que" l'enseignant, il est impossible de repartir le soir chez soi. Il n'y a pas besoin de bonnes âmes en prison. Les bonnes âmes justifient le système qui est l'un des plus scandaleux d'Europe. La seule parole intelligente qu'ait dite Giscard, ce fut au début de sa présidence: "La détention, c'est la privation de liberté". Entendez: ce n'est que la privation de liberté.

Claudé observe les choses avec toute l'acuité et du regard et de la langue. Il compose des miscellanées débordantes d'humanité qui peuvent éclairer qui ne la connaît pas, sur la réalité du monde carcéral. Mais pas d'angélisme. Il ne cache pas non plus l'effroi que lui procurent certaines révélations sur des actes commis par les détenus. On comprend qu'il ait tenu, par une sorte de civisme, à mener cette activité mais qu'il l'ait un jour cessée. Définitivement. Cessé de dire à l'interphone *Claudé, professeur...* **Aléhyse Cadilhac**

LES ÂMES GRISES (2003) IL Y A TANT DE CHOSSES QU'ON NE VOIT JAMAIS



En 1917, tout près du front, *nulle part, c'est-à-dire dans un pays où, pendant des années la rumeur de la vie ne nous est parvenue que comme une musique lointaine...* s'est produit un drame dont l'horreur et le mystère hantent encore le narrateur. Vingt ans après, celui dont nous n'apprenons l'identité que bien plus tard, nous entraîne dans une enquête, son enquête. *Il faut tout de même que j'essaie de dire. De dire ce qui depuis vingt ans me travaille le cœur. Les remords et les grandes questions. Il faut que j'ouvre au couteau le mystère comme un ventre, et que j'y plonge à pleines mains.*

En cet endroit dont parle le narrateur, la guerre *qui organisait ses coquettes représentations derrière le coteau, sorte de rideau de scène*, n'avait pu pénétrer vraiment avec son lot de morts. Ou plutôt on se refusait à la voir, et pour cause, ici on entendait la guerre mais on ne la faisait pas, un grand nombre d'habitants ayant été réquisitionnés pour l'usine. Et lorsque par fournées arrivaient les blessés, *on leur en a voulu de nous mettre sous le nez leurs pansements, leurs jambes en moins, leurs crânes mal refermés. Ici, sur cette terre, une terre ravagée où même l'idée de femme était devenue une chimère, un songe d'ivrogne, une insulte trop belle*, la mort pénètre alors avec un crime le plus horrible qui soit, celui d'une enfant, Belle, "Belle de jour".

Qui a tué Belle ?

Dans ce récit, tout est mystérieux, imprégné d'une brume tenace et piquante. Au premier plan, la silhouette d'un procureur, Pierre-Ange Destinat. Planent sur le village d'immenses ombres, qui projettent sur les gens et les paysages une demi-obscurité. Des visages féminins éclairent, contrastent, tentent de percer d'éclats de lumière cette grisaille, comme des éclats de vie dans cet univers de mort. *Belle si fraîche que je l'ai toujours vue loin de notre monde*, mais aussi Lysia *un prénom dans lequel sommeille une fleur*, et Clémence, oh Clémence... *J'avais envie de sa peau, de ses yeux, de ses baisers, envie d'être contre elle pour oublier un peu de cette mort à l'œuvre partout*.

Philippe Claudel nous offre là un récit magistral, nous perd sans cesse sciemment, comme pour nous rappeler combien complexe est la vie, combien il faut de temps pour tenter d'y voir clair, combien peut-être aussi ces morts par milliers n'occultent pas, ne doivent pas occulter la mort d'un seul. Car c'est l'humain qu'on tue.

Les salauds, les saints, j'en ai jamais vu, rien n'est tout blanc ni tout noir, c'est le gris qui

gagne... t'es une âme grise, joliment grise...

Ce fut mon "premier Claudel" qui en appela d'autres. Et l'histoire n'est pas finie.

Aline Salomon

LE FROID SUR LE PAYS ET SUR NOS ÂMES

Je ne l'avais pas lu à sa sortie, trop pris que j'étais dans ma propre vie. Je pressentais que quelqu'un là-dedans me ressemblait. Pas vu le film non plus, en dépit de mon admiration pour Marielle et Villeret. J'attendais. Je l'ai lu cette nuit. Enfin ! Une nuit couturée sur un lit d'hôpital. Perclus. Une nuit d'hématome où le combat ne cesse qu'au matin avec les certitudes retrouvées.

Des *Âmes grises* il faut dire que c'est un chef-d'œuvre, que Philippe Claudel y maîtrise comme jamais son art singulier du récit – une confiance, comme dans *Brodeck*, que le narrateur élabore avec patience. Le rythme est une donnée essentielle de son écriture. Le rythme et la musicalité. Il y a quelque chose dans cette langue d'une chanson de Jacques Douai, je veux dire d'intemporel, d'évident, de posé là dans l'évidence des sensations et des sentiments. Nul écrivain mieux que Claudel ne sait écrire la tombée du froid sur le pays et sur nos âmes.

Un mot de l'histoire. 1917. Lorraine, dans un petit village. Le long du canal, on trouve le cadavre d'une toute jeune fille de huit ans. Le narrateur est policier, il va mener son enquête mais là n'est pas l'essentiel. Il porte "l'Affaire" que d'autres instruisent – le répugnant juge Mierck et le colonel Matziev aux méthodes expéditives. Avec l'ombre du procureur Destinat, propriétaire du château voisin du canal. Le narrateur s'obstine à noter, écrire au jour le jour tous ses souvenirs de l'Affaire. La pensée vagabonde, c'est-à-dire suit le fil des émotions. De nombreux portraits nous sont livrés, au premier rang

desquels le procureur (dont le policier présente la culpabilité) et Lysia Verhareine, la belle institutrice venue là, à deux pas du front, au plus près de son amoureux. Et il y a la propre histoire du narrateur et de sa femme Clémence, morte en couches une nuit que les manœuvres militaires avaient retenu son mari à la ville. Tous les personnages sont saisis avec un sens aigu du détail marquant, dans la faiblesse de leur vérité. La nuit où *le petit Breton* avoue le meurtre après les sévices du juge et du colonel, il nous fait à ce point pitié, il nous est si proche dans son martyre qu'on peine, à la fin, à le découvrir coupable.

L'art de Claudel est de magnifier chaque détail, d'aller au bout de la vérité de chaque visage, de tenir le pari de nous raconter cette histoire du point de vue du narrateur. *Je savais qu'on peut vivre dans les regrets comme dans un pays*. Inconsolable de sa femme, comme de Lysia et de Belle de jour, il nous livre, de l'écriture, une belle vérité : *Écrire me fait vivre à deux*. L'autre, c'est le lecteur.

Rémi Lehallier

LES PETITES MÉCANIQUES (2003) ÉMOTIONS FRAGILES



« Nous sommes de petites mécaniques égarées dans les infinis. » (Pascal)

À travers les treize nouvelles de ce livre, distingué par le Goncourt de la nouvelle, l'auteur explore des destinées qu'un grain de sable, un jour, a déviées de leur trajectoire. Elles mènent toutes à la mort, à une forme de mort en tout cas. Elles suivent le fil d'une obsession – parfois ténue comme dans le cas d'Igor Beschevich qui ne résiste pas à l'impossibilité de retrouver le sens d'un mot, ou Beata Desiderio qu'un rêve entraîne dans la

folie. Ces treize récits vont du Moyen Âge à nos jours et du fantastique au réalisme cru. Une sorte d'inventaire des lieux d'écriture.

Quelques textes détonent. Dans le dernier, Tania Vlăssi est sélectionnée par le médecin fou du régime pour donner naissance aux enfants, ce dont elle s'acquitte, au prix de quelques mutations, à un rythme effréné. Hormis la trouvaille, je ne vois guère ce que cette histoire nous enseigne.

Plus charnue, plus philosophique, celle de Colin Le Bihot, voleur de grand chemin, qui rencontre la Mort et conclut un pacte avec elle. Il s'en acquittera même si, de toutes ces vies, il est l'un des rares à pouvoir peser sur son destin.

L'autre est Eugène Frolon, riche commerçant piqué de poésie. Il a un jour lu Rimbaud et ne vit plus que pour le rencontrer. Il abandonne tout, famille et biens, s'embarque à Marseille pour l'Arabie. Dépouillé de son argent il traîne sa carcasse misérable en répétant interminablement les vers de l'auteur des *Illuminations*. Il mourra à Marseille, après son amputation de la jambe, de la révélation qu'il est Rimbaud.

Ces nouvelles écrites avec beaucoup d'élégance et de maîtrise inscrivent, de Claudel, les univers de prédilection : un certain passésisme, (*Les Gueux* sont résolument façon François Villon); une manière : l'onirisme n'est jamais loin. Pourtant on regrette l'absence d'une ligne directrice et une unité de ton. Ce recueil est un peu touche-à-tout, à cheval entre réalité/réalisme et une sorte de conte un peu doucereux.

Roger Wallet

TROIS PETITES HISTOIRES DE JOUETS (2004) AU TOUR DES JOUETS



S'engager à produire une note sur un

recueil de trois nouvelles que l'on a lu voilà deux ou trois ans peut procurer un grand plaisir. Trop loin pour ne se fier qu'à sa mémoire, on l'ouvre à la première page et, à moins qu'il ne soit ennuyeux, on le relit jusqu'au dernier mot.

J'ai trouvé au moins autant de plaisir qu'à la première lecture de ces *Trois petites histoires de jouets*. Qu'a-t-il eu besoin, Philippe Claudel, de les qualifier de « petites » ? La première, *Bon anniversaire, Monsieur Frammottet*, passe : il y raconte avec des traits d'humour qu'on ne lui connaît pas souvent la bêtise, la fatuité d'un industriel enrichi qui s'offre un gros jouet. Quant aux deux autres, non, vraiment, « petites » ne convient pas, à moins que ce soit un effet de sa modestie, mais je ne le crois pas. Seule, la longueur pourrait justifier.

Mains et merveilles

À trente ans Firmin est déjà responsable de la tournerie municipale, tant ses mains font des merveilles. Il est d'une inventivité et d'une précision rares. Toujours muni de son calepin noir à rabat et élastique, il y dessine avec talent et originalité *des quilles, des moines, des toupies, des figurines, des jeux d'emboîtement, des mécanismes de bois* que son savoir-faire exceptionnel lui permet ensuite de réaliser. *Firmin... ne se contentait pas de reproduire des objets séculaires. Il voulait sans cesse les modifier, les perfectionner, en créer d'autres.* Mais voilà, on est en août 1914. Il est le dernier à quitter la tournerie. Il ferme, porte la clef au maire et découvre l'empressement de Bonnette à son égard – oh, juste deux baisers sur les joues, une larme qui perle... Et lui, surpris, se retire gauchement. Un éclair qui suffit à nourrir son besoin de tendresse pendant quatre années de guerre sans revenir au village : il ne saurait en repartir. Mais pour l'évasion, rien de tel que ce calepin noir à rabat qu'il a emmené comme d'autres une grammaire française, à qui il continue de

confier ses inventions. *Son carnet, c'était sa façon de survivre, sa manière à lui d'accepter l'inacceptable. Jusqu'à ce matin du 5 juin 1918, dans le no man's land...*

Qui mieux que Philippe Claudel sait suggérer la douleur, le déchirement, la cruauté, l'accablement, l'enfer, sans jamais en rajouter, étant sans cesse dans la vigilance, dans la peur du trop dire ? On le sait, on l'a lu ailleurs. Mais ce qui domine dans cette nouvelle, c'est son rapport à la sensualité, sa faculté à l'exprimer par des formulations heureuses. Le parfum des bois, les relents de tabacs – l'odeur des hommes en allés – le toucher des machines, du morceau de bois, le chant du ruisseau. La lettre mensuelle de son père ouvrait *la lourde porte derrière laquelle apparaissaient soudain avec une brutalité presque suffocante le village, les forêts qui l'encerclaient, les pâtures où des vaches grasses et lentes broutaient l'herbe surpiquée de fleurs...*

Et ce *Pierrot lunaire*, troisième « petite histoire », moins sensuelle, davantage dans la réminiscence, un des thèmes favoris de l'auteur. Toute aussi belle. À lire, vraiment.

Dominique Cornet

LA PETITE FILLE DE MONSIEUR LINH (2005) DEUX EXILÉS



C'est un vieil homme debout à l'arrière d'un bateau. Il serre entre ses bras une valise légère et un nouveau-né, plus léger encore que la valise. Ainsi commence notre voyage avec Monsieur Linh, un vieillard, un rescapé s'exilant avec sa petite fille, un bébé nommé *Sang Diù*, ce qui signifie *Matin calme*. Qui voit le pays de ses ancêtres, dont il emporte une poignée de terre, rapetisser jusqu'à disparaître.

Hébergement dans un dortoir, incompréhension, Monsieur Linh qui ne connaît pas

un traître mot de la langue de ce pays, se croche à un banc, *morceau de bois flotté au milieu d'un large torrent*, où naît une improbable amitié entre le vieil homme dont la survie ne tenait jusqu'ici qu'à la présence de cette petite fille si sage, si étrangement tranquille, et Monsieur Bark, un veuf qui, voici deux mois encore, attendait chaque jour sa femme, assis sur ce banc. Une amitié simplement riche du son d'une voix, du poids d'une main sur l'épaule, d'un paquet de cigarettes offert, d'un grog partagé. Une amitié au prix des malentendus. Je devrais dire, au mépris des mal-entendus, chacun ignorant tout de la langue de son ami.

Avec ce très beau roman (mais n'est-ce pas un conte?) Philippe Claudel tente d'apporter une réponse à cette question, toujours la même, jusqu'à l'obsession : comment composer avec le monde, avec la vie, avec l'absence, avec l'exil. Comment survivre à la perte, à l'indicible? Exil, amitié. Et folie. Parmi les beaux écrits que nous a livrés Philippe Claudel, celui-ci est assurément un des plus originaux, et des plus réussis.

Dominique Cornet

LE MONDE SANS LES ENFANTS (2006) SANS CONVICTION



Vingt histoires pour sa fille (avec des dessins de Pierre Koppe). En poche, la forme n'est pas terrible. Là encore, on sent l'auteur en contre-emploi. Bien sûr il sait écrire, creuser une piste infime, une idée amusante ou surprenante et c'est sympathique, un père qui raconte des histoires à sa fille. Mais l'ensemble ne décolle pas. C'est un peu mièvre, inerte, et bien trop raisonnable par rapport à l'univers de la littérature de jeunesse. Les partis pris ne sont pas suffisamment affirmés et surtout la langue reste celle

d'un grand parlant à un petit. Il s'y essaie mais sans convaincre.

Arthur Gardos

LE RAPPORT DE BRODECK (2006) UN TRAITÉ D'HUMANITÉ



À mon avis, LE grand livre de Claudel et de la décennie. Même atmosphère, même écriture que dans *Les âmes grises*. On entre dans l'univers glauque et poisseux d'un petit village « de l'Est » (le pays même n'est pas nommé, ni l'époque) juste après la guerre (traîtée métaphoriquement mais la Seconde). Un étranger (l'Anderer) a été assassiné dans des conditions mystérieuses. Brodeck établit ordinairement des relevés botaniques pour une lointaine administration, le maire lui confie le soin d'établir le rapport sur « l'Éreignière », la mise à mort.

L'enquête qu'il mène révèle aussi des choses essentielles sur son propre parcours : comment et par qui il fut désigné comme *Fremder* (*pourriture* et *étranger*) et envoyé dans un camp de la mort ; comment et par qui sa douce femme Émélia fut violée et laissée pour morte. Le rapport, le maire le jettera au feu. Brodeck partira avec la vieille Fédorine (qui le recueillit naguère) et la lumière du monde : Émélia, l'aimante, et Poupchette, l'innocente enfant du viol.

Voilà pour la fable. Comme on le voit, elle déploie dans l'évidence sa belle complexité avec une foule de personnages constitués en deux pôles : Brodeck et l'Anderer du côté lumineux (pas le grand soleil mais sa promesse) ; les autres du village, à commencer par Orschwir, le maire, du côté ténébreux, haine et renoncements, lâcheté et sauvagerie. Toujours avec ces froids et ces brumes qui mettent l'âme à vif.

Chacun était comme replié dans son silence,

même si à quarante personnes dans l'auberge, on se trouvait serrés comme des joncs de saule dans un fagot, à s'étrangler, à sentir les odeurs des autres, leurs haleines, leurs pieds, la poisse âcre de leur sueur, de leurs vêtements humides, de vieille laine et de drap, frottés de poussière, de forêt, de fumier, de paille, de vin et de bière, surtout de vin.

Voyez comme la phrase de Claudel est ample, limpide, sans effets, et comme le lexique est terreux, plein de cet univers et de ces paysages qui en fait nous parlent des gens, éléments jetés dans l'Histoire comme les montagnes et les arbres : une humanité laborieuse, tout aussi souffrante que bourreau.

Si Brodeck est revenu du camp, c'est qu'il en a accepté les pires humiliations : *La plupart de ceux qui étaient enfermés avec moi ont refusé de le faire. Ils sont morts. Moi, je mangeais comme les chiens, à quatre pattes et avec ma bouche. Et je suis vivant.*

Sur le camp, les pages vous assassinent : *Nous n'étions plus des hommes. Nous n'étions qu'une espèce.* Il y a deux passages hallucinants sur la femme du chef de camp : celui où elle assiste chaque matin à une pendaison, son enfant dans les bras ; celui où elle meurt dans l'indifférence absolue – même pas la haine – des survivants. Comme Brodeck jettera au feu sans l'ouvrir – une image claudélienne que l'on retrouve dans *Quelques-uns des cent regrets* – l'enveloppe contenant le nom des tortionnaires de sa femme et de ses dénonciateurs. Ce n'est pas du pardon mais l'affirmation que la vie est là, qui palpète malgré tout dans la douceur d'Émélia et le rire de Poupchette. *Peut-être d'ailleurs ne suis-je de nulle part. Peut-être ne suis-je plus que le voyageur de la fable, si tant est que l'heure de la fable soit venue.*

Comme toujours, Brodeck parle aussi d'écriture, lui qui écrit son *Rapport* : *« Je sais que raconter est un remède sûr »* [emprunt à Primo Levi], dit l'Anderer. *« Je me rends compte que*

je vais dans les mots comme un gibier traqué, qui file vite, zigzague, essaie de dérouter les chiens et les chasseurs lancés à sa poursuite. Il y a de tout dans ce fatras. J'y vide ma vie. Écrire soulage mon cœur et mon ventre.» Les mots deviennent des pays, des pans d'histoire: «Nous avons traversé des frontières, des fleuves, des paysages, des cols, des villes, des ponts, des langues, des peuples, des forêts et des champs.»

Je tiens *Le rapport de Brodeck* pour le livre majeur de Claudel, par la puissance de l'univers évoqué, par la subtilité de la construction, par la splendeur d'une langue où chaque mot est évoqué.

Roger Wallet

IL Y A LONGTEMPS QUE JE T'AIME (2008) ENTRE IMAGES ET MOTS



Voici ce que Claudel propose en préface du livre:

Sait-on jamais d'où viennent les désirs et comment naissent les histoires? Sommes-nous de grands orphelins qui créent des images pour être un peu moins seuls et un peu plus aimés? Pourquoi la vie ne nous suffit-elle pas et quel besoin opiniâtre avons-nous d'en saisir les reflets?

Ces quelques lignes ont été déterminantes pour moi dans la découverte de cet ouvrage.

Après *Il y a longtemps que je t'aime*, une *histoire d'images* pour laquelle il lui fallut vaciller longuement afin de parvenir à la dire et à la filmer, Philippe Claudel a voulu prolonger l'aventure, la réexplorer avec le recul et les mots. *Un making of d'un genre particulier qui ferait comprendre la double nature qui est la mienne.* Une sorte d'autobiographie fragmentée.

J'étais un peu réticente je l'avoue, après ma déception (la seule en ce qui le concerne) à la lecture de *L'enquête*. J'ai donc ouvert ce livre

avec une certaine appréhension. En livre de poche, 246 pages, il comprend deux parties: un fragment de dictionnaire dont les mots sont choisis pour éclairer le cheminement de Claudel entre images et mots, et scénario du film en deuxième partie.

Au fil des mots choisis, j'ai butiné, souvent avec délices, comme si j'avais été invitée à découvrir les coulisses de son œuvre, sa petite fabrique. Sans prétention aucune. Juste partager ses interrogations, ses désirs, sa quête.

Pour vous inviter à ce voyage, quoi de mieux que ces quelques extraits:

Absence – Il y a longtemps que je t'aime est une photographie de l'absence, des absences et des absents... Je voulais réfléchir sur cette antimatière de nos vies. Comment parvenons-nous à vivre dans l'absence des êtres aimés?

Image – D'une façon ou d'une autre, c'est bien l'image qui a toujours été le centre de mon travail... J'aime la vie, mais elle ne me suffit pas. J'ai besoin de la doubler, au sens où l'on double un tissu, d'une autre matière qui va la refléter et révéler sa profondeur...

Un dernier mot, à vous qui aimez lire, de livres il est question aussi, des livres dont l'auteur a tenu à peupler la maison, qui lui sont chers et parce qu'il tenait à exprimer la place *qui peut se révéler essentielle* qu'ils ont dans nos existences. Prenez vos carnets, vos stylos, des titres, des auteurs, suggestions de lectures... pour l'été... peut-être?

Elisa Mannolo

ÉCRITURE ET BAVARDAGES

Cela commence par un malentendu. À travers ce dictionnaire du *making of* du film, Claudel explique essentiellement ce que fut le tournage mais il le fait ni plus ni moins comme tout réalisateur lors de sa campagne de promotion: tout le monde a été exceptionnel, veillons à n'oublier personne, pensons à quelques anecdotes comme les bons

pour amadouer la plus jeune des comédiennes. Bref, rien qui apporte plus qu'une interview bien menée, même si la chose devient rare depuis que les médias ne jouent plus que leur propre rôle d'agitateurs de bocal.

Et puis, quand même!, perce l'ego de Claudel. Outre cette *double nature* qu'il revendique, il donne des leçons au cinéma français: *J'étais heureux de lui* [Kristin Scott Thomas] *donner, avec le personnage de Juliette, l'occasion de prouver qu'elle était vraiment une grande actrice* [p. 68]. De la même façon, dans *Jean-Bark*, se défausse-t-il de son entrée à l'académie Goncourt de façon bien maladroite: ç'aurait été pour que soit reconnue la qualité de son éditeur Jean-Marc Roberts...

Mais dans ce dictionnaire Claudel pose la question des relations entre le cinéma et la littérature, qui me semble bien plus intéressante que tout le reste. *J'écris des romans comme le ferait un cinéaste et j'ai eu le sentiment très net de réaliser mon film comme un écrivain compose un roman.*

Qu'est-ce que cela veut dire au juste? Le scénario occupe la seconde partie du livre, il est, lui, admirable. Réduit aux dialogues et aux didascalies, j'éprouve pour la première fois un sentiment étrange: comme si l'auteur nous donnait tous les matériaux pour écrire l'histoire et me laissait faire mon boulot de lecteur. En quoi cela diffère-t-il de l'écriture théâtrale? Par le rythme d'abord: beaucoup plus rapide et chaotique. Le cinéma peut nous livrer les péripéties successives, à travers une succession de plans rapides, quand le théâtre économise les scènes et les personnages et recourt plus volontiers au récit: raconter plutôt que montrer.

Autre différence: pas de monologue introspectif mais une action silencieuse. Ainsi: *95. UN CAFÉ. INT. JOUR. La caméra est à l'extérieur. Juliette dans un café. Lit.*

Regarde dehors. Les gens. Sereine. Et c'est sans doute là que se fonde la remarque de Claudel sur littérature et cinéma : ce moment où l'on ne raconte plus le personnage, on nous montre ce qu'il voit, le temps et le relief dans lesquels il se meut. Montrer, scène 95, comment Juliette voit le monde et les gens nous dit qu'elle est sereine, qu'elle a retrouvé une (certaine) sérénité. Dans *Le rapport de Brodeck* on retrouve le procédé à toutes les pages et les mots font surgir les images.

Il y a longtemps que je t'aime est un scénario classique, où la vérité d'un acte, d'un être se révèle peu à peu, où le mystère est entretenu – sans doute pas suffisamment, pas jusqu'au bout – et où les personnages ont tous une bonté candide. Claudel dit aimer les anges. Il y a en effet quelque chose d'angélique dans cette histoire. Claudel y a juste perdu l'âpreté de sa langue. C'est-à-dire sa langue.

Eden Mahrenbourg

LE PAQUET (2010) PONCIFS ET INSIGNIFIANCES

Je n'ai pas lu sa première pièce de théâtre, *Parle-moi d'amour*. Je lui accorderai donc un préjugé favorable. Mais j'ai lu *Le paquet* et là, il n'y a place pour aucune indulgence. C'est d'une... évitons les jugements extrêmes... insignifiance à étudier dans toutes les écoles de théâtre.

L'histoire, si l'on peut dire. Un homme – Gérard Jugnot – cinquantaine fatiguée, en rupture de société, ça se voit à ses fringues et à ses godasses, se trimballe avec un paquet démesuré. Que peut-il bien transporter là-dedans ? Si au moins c'était le cadavre de sa femme... Mais non : des riens, les riens de sa vie, les riens dont l'a dépossédé la civilisation de consommation, peut-être quelques rêves encore, quelques souvenirs d'une époque où il existait... On le voit, ça fleurait son



Beckett s'il y avait le talent pour. Mais de talent, aucun. Ce n'est même pas raté, c'est rien. Que nous raconte-t-il dans son monologue ? Une succession hallucinante de poncifs et de souvenirs insignifiants. Entrecoupés, pour le cas où l'on n'aurait pas compris la charge dénonciatrice, d'une litanie de clichés commerciaux *Nous sommes heureux de vous accueillir dans notre TGV n°8592 à destination de Lyon-Perrache...*

Par bonheur, la collision a écourté le voyage. Mais que diable Claudel est-il allé faire dans cette galère ?

Arthur Gardos

L'ENQUÊTE (2010) ENTRE IMAGES ET MOTS

Alors là, non ! J'abandonne. Claudel me fournit lui-même une critique expresse de son livre. Il nous livre ici une sorte de conte philosophique que Busnel juge « subtil » et « fascinant »...

Un homme débarque pour enquêter sur une vague de suicides au sein de l'Entreprise, cet être tentaculaire et anonyme qui possède tout et tous. Il ira au bout de l'absurde des situations et des êtres avant de s'abolir dans le grand néant.

C'est irrespirable, c'est dénué de sens car la fable est insignifiante. N'est pas Kafka qui veut. Et c'est d'un bavard !...

A. Cadillac

JEAN-BARK (2013) ADIEUX HÂTIFS

Sous le coup de l'émotion, dans l'instantanéité du deuil, Claudel cède à la plus noble des entreprises : l'éloge funèbre. Bien sûr la forme du récit évite le panegyrique trop marqué auquel, à dire vrai, l'auteur ne nous a pas habitués. Il écrit ici à la pointe sèche. Mais il n'évite pas



les deux pièges tendus par le genre : le lyrisme et l'entre-nous.

Le lyrisme peut ne pas avoir de grandes envolées déclamatoires mais le destin martelle le quotidien ; tout prend un autre sens à présent. L'image que forge Claudel est celle d'un homme qui organise sa mort, qui se met souvent dans la posture de qui sait mais veut taire. Il y a là une silhouette proprement mythique (au sens de Roland Barthes). On retrouve même parfois des phrases qui avouent l'héroïsation : *Au fond tu as eu de la chance. Tu auras échappé à la vieillesse.*

Je ne l'ai pas encore dit, c'est sur son éditeur et ami Jean-Marc Roberts que Claudel écrit. Mais j'évoquais une autre grande caractéristique de ce texte : l'écrit « entre-soi », l'écrit de connivence. Car bien sûr la dimension amicale est sa seule justification. Roberts n'est pas un écrivain si considérable qu'il faille, toutes affaires cessantes, évoquer une vie et faire la synthèse d'une œuvre. De nombreux souvenirs communs ponctuent le récit qui sinue, fait des boucles, revient sur ses pas. On sent que Claudel écrit pour les proches, pour les enfants et petits-enfants, pour les fidèles et les complices – il utilise leurs prénoms. Au final, un récit traversé d'une amitié irréductible dans lequel vie et littérature font ménage. Et pourtant un grand regret : en restant dans l'immédiateté du deuil, en se limitant au récit de ce qui fut dit, écrit, échangé entre eux, jamais le texte ne dépasse l'événementiel – ce n'est « que » Jean-Marc Roberts qui est mort – alors que Christian Bobin dans *La plus que vive* ou Pierre Charras dans *Bonne nuit, doux prince*, ne nous parlant que d'une seule personne qui manque, nous disent l'insondable et inconsolable peine du deuil. **L. Schiettecatte**

Les âmes grises et *Le rapport de Brodeck* sont le meilleur du Claudel que nous aimons et qui nous est si important.

Les Années

MARIE-SABINE ROGER DE SURPRISE EN SURPRISE

Avouons-le, on aborde rarement un second recueil de nouvelles ou le second roman d'un auteur sans un peu d'appréhension, surtout quand le premier qu'on a lu fut prometteur, ou mieux, nous a comblé, comme ce fut le cas avec *Les encombrants* (cf. Les Années n°4).

D'autant plus qu'entre temps j'ai lu *La tête en friche* de la même auteure. À son sujet j'ai noté : « Histoire simple, émouvante, bien écrite : la rencontre de deux êtres que rien ne prédisposait à cela. Un sauvageon de cent dix kilos, analphabète, et une gracieuse vieille dame cultivée, qui a bourlingué son compte. Le couple parfait pour faire une belle histoire. Oui, même si on en perçoit les facilités, cela n'en demeure pas moins une belle histoire. La lecture, les livres, y tiennent une grande place. L'analphabète deviendra un peu moins bête, mais l'était-il au fond ? Car cela ressemble bien à une fable à morales multiples, ce que je n'aurais certainement pas aimé s'il n'y avait autant de tendresse entre les personnages. Happy end, of course. »

(Adapté depuis au cinéma par Jean Becker).

Rien à voir cependant avec la qualité, la finesse des *Encombrants*.

La première nouvelle de ce nouveau recueil, *Il ne fait jamais noir en ville*, tend à donner raison à mes doutes : belle nouvelle que cette *Loi de Murphy*, un peu convenue cependant. En général la première donne le la. Je redouble donc de scepticisme. Erreur : terrible – mais heureuse ! – erreur. Mais les doutes que j'ai émis ne décuplent-ils pas le plaisir de la découverte de ces *Libres oiseaux*, du début jusqu'à la chute, jusqu'à l'envol devrais-je dire ? Car ici le mot chute a un sens, celui de l'inattendu, de la prouesse. Souffle coupé pour le lecteur.

Quant à la troisième nouvelle, *Sans blessure apparente*, elle vous démolit en quatre pages. C'est dit, je continue !

Dominique Cornet

Il ne fait jamais noir en ville, Th.Magnier, 2010

ANNIE SAUMONT À VIDE

Le problème avec Julliard – à la limite de l'honnêteté ! – c'est que, quand ils sortent un nouveau recueil d'Annie Saumont, il n'y a que la moitié de neuf. Ainsi, sur les dix-neuf nouvelles de ce recueil, onze seulement sont inédites. Et pour certains il s'agit même de leur troisième publication ! Par principe, je n'évoquerai donc que les inédites.

Un si beau parterre de pétunias – Les pétunias sont la fierté de Théodora. Elle sélectionne avec grand soin ses locataires et se laisse séduire par un jeune couple. Hélas Gérard s'en va et Audrey, accablée, choisit dans les fleurs. Elles seront son tombeau.

Le dernier client – Un garçon de café désespéré : un client lui a volé Josie. La haine le pousse à vouloir les tuer tous. Mais la journée s'enchaîne et celui qu'il finit pas liquider (un verre fera l'affaire), le dernier, est celui qu'il voit face à lui dans le miroir.

Dans le placard – Fabienne l'a poussé dans le placard et lui a dit Pas de bruit ! Elle l'y a oublié, il y est mort.

Dimanche – Elle ne dort pas, elle fait de l'asthme. Lui ne rêve que de Claire, qu'il voit au bureau mais dans quelques mois il ne la verra plus : la retraite. Hébertin téléphone : il épouse Claire. C'est idiot : lui vient de donner à son épouse tout le tube de somnifères...

Du sang à la trois – Tous les soirs au théâtre elle tue Clément, son amour, qui lui préfère Ariane, la jolie maquilleuse. Ce soir elle mettra une vraie balle. Mais, au moment fatal, Ariane est dans les bras du metteur en

scène. Elle tire dans le décor mais son amour est mort.

L'amour est aveugle – Elle est riche. Elle entretient un jeune amant. Voit-elle, ou pas, qu'il s'est suicidé ? Sans doute pas parce que c'est elle qui décide de tout...

Allô Majda – Au téléphone, elle parle de lui, qu'elle aime sans oser se jeter dans ses bras. Cet homme qui s'entend si bien avec Majda, qui est si complice avec elle, si...

Sur le Dorbat – Une course en montagne. Tous les deux aiment Sylvana. Le narrateur cisaille la corde pour son rival.

Le héros – Hanté par un article érigeant un héros un homme qui a plongé au péril de sa vie pour sauver un désespéré, il n'a de cesse d'imiter son geste. On ne sait s'il sera le sauveur ou le désespéré.

Traces – Où est-on ? Dans un simple jeu ou dans un vrai jeu de contrebande ? L'homme perd sa concentration et son sens de l'orientation à contempler derrière la vitre d'une cabane une jeune femme et son enfant.

Nombres – Un homme hanté par les chiffres, qui finit par passer à côté de sa vie, de son amour et de tout. *On écrira seize chiffres sur sa tombe.*

Que dire ? L'écriture d'Annie Saumont a toujours cette sécheresse minimaliste qui est sa marque. Mais, à force de jouer l'ellipse pour ne pas trop en dire, on finit par douter de ce qu'elle veut réellement dire. À puiser ses intrigues dans le quotidien, elle brosse des sortes d'instantanés qui nous laissent démunis. Ce serait un peu comme une écriture qui tournerait à vide, sans véritable propos. Saumont écrivant du Saumont. Pour la première fois, j'ai eu le sentiment d'une écriture vieillissante, qui n'a plus guère à nous raconter. Je n'écris pas cela sans tristesse. Mais il se trouvera assez de critiques pour crier comme d'habitude au génie.

Roger Wallet

Un si beau parterre de pétunias, Julliard, 17€

UNE RENCONTRE

Il est seul devant la fontaine d'eau d'Évian. Tout le monde s'agglutine devant les tables du cocktail. Il n'a pas envie de se mêler à cette foule. Il regrette d'avoir mis son gros pull trop grand, son vieux pantalon de velours, des chaussettes dépareillées. Il se sent l'allure d'un ado attardé. Mais il était en retard, il avait comme à son habitude dix mille choses à faire avant de partir. Il avait pourtant envie de venir à ce congrès, au moins par curiosité. Mais maintenant, il se demande ce qu'il fait là. Il l'a même exprimé très maladroitement tout à l'heure lors de la conférence. Il a dû paraître stupide. Mais il s'en fiche. Il se veut au-dessus de cela. Les gens s'agitent autour de lui, ils semblent tous se connaître et bavardent entre eux. Il voulait faire des rencontres et ce n'est pas franchement réussi.

Une jeune femme se détache de la foule et s'approche de lui. Il l'avait remarquée, elle était juste derrière lui pendant la conférence. Elle n'avait pas arrêté de rigoler avec ses copines. Elle s'arrête devant lui, le regarde droit dans les yeux, et d'un ton à la limite de l'insolence lui dit "Alors, tu te demandes toujours ce que tu fais là?" Il sourit tout en lui répliquant "Et toi, tu ne te demandes pas ce que tu fais ici?" Elle lui rend un large sourire. Il remarque ses yeux clairs qui le dévisagent, ses mains qui jouent nerveusement avec son foulard. Elle sait ce qu'elle fait ici puisqu'elle a choisi de venir. Oui, mais dans la vie en général? Elle éclate de rire à son interrogation philosophique. Bien sûr

qu'elle se demande, mais la question est trop vaste! Elle remplit un gobelet à la fontaine et le lui tend "Tu n'as pas soif?" Il le prend avec joie. Ce n'est pas d'eau qu'il a soif, mais il sait que quelque chose est en train de se passer. Il sent la vie jaillir des mots qu'ils échangent. De la vie, de la gaieté, de l'enthousiasme, de la chaleur. Il devine toute la fragilité que cette femme cache derrière sa fausse assurance. Il s'amuse à emmener la conversation sur des terrains arides.

Mais soudain, la femme se retourne et fait un signe à un homme qui semble l'attendre. Elle explique qu'elle fait partie de l'organisation de ce meeting et qu'elle doit participer à une réunion. Elle s'excuse de devoir partir, parle encore, ne s'éloigne toujours pas. Précipitamment, il lui tend sa carte. "Tu pourras m'envoyer un SMS, ou me téléphoner" et pour la retenir un peu, il retourne la carte et montre le flash code "C'est le lien vers mon site internet". Elle prend la carte, la regarde attentivement. "C'est joli toutes ces couleurs, tu es artiste?" "Non, je..." mais elle est partie face à l'insistance de son collègue.

Il se retrouve seul devant la fontaine, un gobelet vide à la main. Il réalise qu'il ne sait pratiquement rien d'elle, même pas son prénom. Il sait juste qu'elle a lu Éric-Emmanuel Schmitt et qu'elle sait qu'il n'existe pas de vie sans souffrance.

Il se sent invisible dans cette foule. Il prend son sac à dos, et s'en va. L'air frais de la rue lui fait du bien. Il sort son téléphone de sa poche et vérifie qu'il est bien allumé...

Anne-Sophie Albert

MORT DE JACQUES COUTUREAU

Rire aux éclats. Voix légèrement ternie comme le vieux rouge des livres de prix. Briller. Silences. Jusqu'à ce que vienne la musique. Baisser le front. Attendre. Poser les doigts le long des tiges de verre. Baschet, dit-il, les frères Baschet. Une goutte d'eau au bout des doigts. Premier son, une envolée dans les aigus. Chant des baleines, dit-il. Sous-marine, une escouade de grands mammifères. Lancinant, musique de derviches. Regard en biais, l'œil rieur, une petite valse. Improvise des paroles. Un verre de vin. La main sur mon épaule, Vieux frère.

Un autre soir, dans la Drôme. Veillé tard autour d'un projet de mise en scène. Elle dort. S'agenouille au pied du lit. La regarde. La trouve belle. Effleurer sa bouche, souffler dans ses cheveux, glisser la main sous le drap, balbutier les mots de tous les jours. Elle ouvre l'œil, elle sourit. Venir contre elle, dans sa chaleur. S'amollir contre elle, respirer son corps, embrasser son épaule, ses aisselles. Lécher doucement son bras. La main descend le ventre, s'attarde dans la forêt de poils frisottants. Écarter les jambes, y basculer, poser la bouche partout, tourner la langue autour des tétons, la laisser couler jusqu'au méat obscur, écarter les lèvres, boire à la source. Pousser tendrement en elle, prendre possession des gorges ruisselantes. S'essouffler, les deux corps allant l'amble. L'unisson. Un râle. Basculer sur le côté. Retomber. Mort.

Quinze ans. C'était hier.

Roger Wallet

ROBERT GIRAUD
 «Ceux qui n'ont que
 le ciel pour toit»

Une main amie m'a récemment offert ces chroniques de Robert Giraud. Que je ne connaissais pas. Une «exploration de la ville Lumière côté ombres» annonce la préface. Qui, de Bob, évoque l'œuvre et la vie. Et ces reportages qu'il fit pour *Qui? Détective* dirigé à l'époque (années 20) par les frères Kessel. En 47 Bob rencontre un autre Robert, Doisneau, avec qui il publie un ouvrage sur *Les tatouages du milieu*. Puis des portraits de «doux dingues» (*étoiles noires de Paris qu'ils cosignent pour l'Intransigeant*)... Dire encore peut-être qu'il écrivit le vin des rues ou de nombreux ouvrages sur l'argot, que lui le petit Limousin voulut explorer la ville de ses aînés Carco, Mac Orlan, Fargue... Vous pénétrez mieux l'univers de Bob... *ce Raboliot qui la nuit venue, à pas feutrés relève ses pièges à raconter*¹, ce braconnier dont la tendresse pour les *maquisards urbains* ne conduit à aucune idéalisation ou mythification du Peuple de la nuit.

Cette galerie de portraits nous fait découvrir les p'tits boulots si divers de ces couche-dehors, certaines figures de ces *guenilleux* tel Léon la lune qui devint le héros d'un film d'Alain Jessua dont Jacques Prévert signera la présentation... Pénétrer aussi les lieux les plus fréquentés de ces loqueteux bistrots, Halles, quais...

Nous croisons Fréhel² à la fin de sa vie devenue *pauvre vieille toute fripée au corps douloureux usé par la misère et trop de tentations de suicides*, mais qui, accompagnée de la musiquette de Léon vous pousse encore des goulantes à vous embrumer les yeux et le cœur.

Dans ce Paris des gueux on se loue aux Halles contre une soupe ou un litre de vin, on récupère et on revend, on brocante, on biffine, on braconne avec les *Pirates de la Seine*, on trafique avec les tubards (ceux qui travaillent dans le tube... c'est-à-dire le métro). Si l'on préfère la nature on est de ces *Hommes sauvages ou hom-*

mes des bois, rafleur de mousses, écumeur de pâquerettes, piller de nénuphars, détrousseur de roseaux...

J'en ai assez dit, je crois, juste peut-être faire allusion à ce Raboliot en *complet veston* qui vole les chiens, de race car on connaît son métier, vous inviter à découvrir Nénette la *coquette faite cloche*. Le résultat est déconcertant de monstruosité, Nénette qu'un drame a définitivement retranchée là, pas loin de ces *Fleurs de la Seine* qui ont choisi l'ombre des quais *parce que leurs charmes en débâcle n'auraient plus cours au coin des rues trop éclairées...*

Pas de larmoiements, pas de fausse empathie, juste une belle écriture au service, le temps de cette lecture, de cette *confrérie des bannis*.

Aline Salomon

1. Citation d'Olivier Bailly qui signe la préface de cet ouvrage.

2. La revue dans *Pépé le Moko* chantant «Où sont-ils donc?» (site de la mémoire qui chante).

**AUGÉ, DIDI-HUBERMAN,
 ECO**
L'expérience des images

D'abord, page 108, avant-dernière page, nous sommes informés de *La Fabrique de l'entretien*, ce mode particulier de la réception de la parole de l'autre. Il faut pour cela lire les articles et les livres de celui que l'on va rencontrer, mais prenez le temps de lire cette page 108. Maintenant le titre et ce mot, l'expérience, définition : pratique de quelque chose, de quelqu'un, épreuve de quelque chose, dont découlent un savoir, une connaissance, une habitude. Tous les trois sont des praticiens de l'image. Sémiologie et langage imparfaite des images, avec Umberto Eco, l'anthropologie et ses multiples rivages pour Marc Augé, l'histoire et la philosophie pour énoncer la condition humaine avec les usages que nous faisons des images par Georges Didi-Huberman. J'ai lu ce livre en 2011 et je le relis en 2013. Je cherche un nouveau passage,

un accompagnement, un nouvel usage et une fois encore c'est le texte de Georges Didi-Huberman qui me parle le mieux. Historien de l'Histoire de l'art à l'École des Hautes études en Sciences sociales, il entretient des chemins de traverse avec l'offre de sens des images, il s'accorde une réelle liberté, évoque des images que nous avons croisées, lecture de la presse ou pratique des écrans (Gérard Méridon et sa Piéta du Kosovo). Frédéric Lambert s'est entretenu avec les trois penseurs. Les images mutent et mentent; elles authentifient autant qu'elles manipulent. L'écriture de ce livre est très abordable malgré quelques références qui peuvent être hors de notre champ de connaissances. Nous sommes responsables de nos savoirs, alors au travail, augmentons-les. Cherchons l'information qui nous manque. Internet nous apporte une quantité extraordinaire de possibles jamais rencontrés, espace et temps de déplacement? à portée de doigts. Clavier ou écran digital? L'atlas d'images *Mnémosyne* de Aby Warburg, un projet extraordinaire, environ mille images réparties sur soixante-dix-neuf planches, «les rapprochements d'images, si différentes soient-elles, produisent cependant une modification, une ouverture de notre regard». L'atlas *Mnémosyne* est disponible, publié par l'INHA (Institut National de l'Histoire de l'Art). Avec Marc Augé, anthropologue, c'est son petit livre sur le métro qui me rend curieux, «j'étais simultanément en train de m'interroger, en train de comprendre et en train d'écrire. Ces trois actes sont indissociables». Umberto Eco? Je vous laisse découvrir son humour. Vous l'avez déjà lu? Ce petit livre est édité par l'INA (Institut National de l'Audiovisuel, collection Les entretiens de MédiaMorphoses. «Il faut donc soi-même, constamment, plier et déplier les images. Il faut, mais cela ne suffit pas expliquer les images. Il faut aussi comprendre en quoi elles nous concernent, nous regardent, nous impliquent.» Six euros, c'est un petit risque financier pour un réel bonheur de lecture intelligente.

Dominique Navet

AMPHITRYON ET JUPIN

Le cocuage donne matière à d'innombrables contes paillards et chansons gaillardes. Il est un ressort dramatique du mythe, de la littérature et du théâtre. Il s'agit toujours d'un jeu convenu dans le roman courtois, où l'amour du chevalier pour la Dame ne peut se développer qu'en dehors du mariage. Il en va de l'infortune comme de la fortune. L'inégalité est flagrante entre les cocus nobles, Marc, Arthur ou le prince de Clèves et ce tiers-état des Sganarelle mal dégrossis, ladres, violents, ivrognes ou crédules.¹

Héros populaire du langage occidental ou personnage de carnaval, le *cocu* était désigné par une multitude de termes, à commencer par *cocu*, *coux* ou *coupeau*, termes dérivant du *cuculum* latin (*coucou*)² mais aussi par d'autres expressions : *tâte-poule*, *cocardeau*, *conard*, *cornard*, *Jehan*, *Jeannin*...

Ses attributs remontent à des temps immémoriaux. Dans l'aire méditerranéenne, il est un bouc³ (*cabrón* en Espagne, *becco cornuto* en Italie). Dans le Sud-Ouest, *cocus* désignent les escargots. Dans le domaine franco-flamand, c'est le coq³ qui est associé au cocuage. Les cornes sont l'emblème le plus connu du cocuage⁴. On suppose que celles-ci sont liées au *Cernunnos* gaulois, dieu de la fécondité à cornes de cerf. La relation avec la Corne d'abondance expliquerait que le cocu soit un homme chanceux.

L'imaginaire médiéval, quoique baignant dans un univers chrétien, demeure fortement empreint de l'esprit païen, notamment dans la personnification de la femme, en l'associant à la Grande Déesse-Mère et la survivance de certains rites festifs. Dans ce cadre, le cocu est d'abord une divinité dispensatrice de richesses associée au renouveau du printemps et aux rites de fécondité (le coucou, les cornes, les primevères...). Au *cornard*, on associe aussi la couleur jaune. De nombreuses fleurs jaunes sont associées aux rites du cocuage.

Le cocu est un homme qui a un ou plusieurs coadjuteurs à l'œuvre matrimoniale. Il n'y a pas de mari trompé sans bon cocueur. Tout mari n'a point l'honneur d'être enconardé⁶ par Tristan Lancelot ou le duc de Nemours. À la fin du

Moyen Âge et à la Renaissance, pour le commun ce rôle est incarné par le personnage du *bon compagnon*, que l'on croise à tout moment dans la littérature. Célibataire, moine paillard, joyeux luron, chevalier sans scrupule, le bon compagnon est un vaurien rétif au travail comme au mariage, qui traîne en bande et dont l'amour du sexe et du vin est le signe distinctif. Dans le cocuage de la farce, l'homme se situe aussi bien du côté du trompé que du trompeur. Dans une sociabilité dominée par les mâles, celui qui prend femme se soumet au féminin, et devient potentiellement une future victime. Avant de con voler, il doit payer son écot à ses amis et se soumettre à toutes sortes de vexations et de moqueries.⁷

Le troisième protagoniste du triangle amoureux, la femme, joue un rôle emblématique essentiel à l'existence de l'univers médiéval. Mégère, friponne manipulatrice, tragique, séduite ou naïve, elle y devient dès lors le reflet d'une culture naissante ou apparaît déjà, du moins en littérature, une certaine reconnaissance du désir féminin.

L'Église au nom de Dieu et la justice au nom de l'ordre public corrigent les amants adultères avec des conséquences pénibles afin de leur faire réaliser à quel point leurs actes sont dommageables; la populace s'en prend au cocu. On le blâme, on le ridiculise, on le promène sur un âne⁸, on mène grand chahut devant sa maison. "Le caractère de la conardise, écrit Montaigne, est indélébile; à qui il est une fois attaché, il l'est toujours." Mais la lecture de Brantôme nous montre que certains peuvent tirer un profit substantiel de leur état si leur épouse a eu l'heur d'être remarquée par un grand personnage.

"Le cocuage longtemps poursuivi par les lois, réprouvé par la morale, toléré par la bonne compagnie, est si profondément entré dans nos mœurs qu'il est presque une institution."⁹ En règle générale, en matière d'adultère il vaut mieux prévenir que guérir. Néanmoins il n'existe pas de remède universel à l'adultère et la prévention s'avère presque toujours inefficace. À la réflexion, mieux vaut être cocu que quincailer, cela fait moins de bruit quand on démenage.

1. Dans son *Tableau analytique du cocuage*, Charles Fourier (1772-1837), philosophe autodidacte, dresse, le plus sérieusement du monde, la typologie de tous les cocuages possibles et imaginables, selon une méthodologie scientifique rigoureuse. Il épingle *cornettes*, *cornus* et *cornards*, en une série de portraits d'hommes trompés

2. Sur l'autorité de Pline, on prétend que le mot *cocu* répond à une allusion au *coucou*, lequel est réputé pour toujours pondre dans le nid d'autrui. Si l'on suivait la véritable étymologie du mot, ce n'est pas le mari, mais bien l'amant qu'on devrait appeler *cocu*; en effet, la légende veut que le coucou fasse ses petits dans le nid des autres oiseaux.

3. Dans le langage du XVI^e siècle on écrit *coqu*.

4. Voltaire dit que les Grecs désignaient déjà par *bouc* (donc porteur de cornes) le mari d'une femme très portée sur la chose, par comparaison avec les chèvres qui seraient très *chaudes*.

5. La corne (qu'on entend dans les deux mots cités précédemment), c'était à la fois le sexe de l'homme et l'attribut qui désignait un homme ou une femme trompé. *Planter des cornes* a une connotation sexuelle évidente.

6. Edmond Rostand utilise le verbe *ridiculoculiser*.

7. Nous avons conservé cette lamentable tradition avec l'enfermement de la vie de garçon, la veille de la noce.

8. L'assouage.

9. Pouvaît-on lire à l'époque de Feydeau sous la plume de Lucien Rigaud, auteur du *Dictionnaire du jargon parisien* (1888).

revuelesannees.
blogspot.com/

Lettre bi-mensuelle publiée
avec le soutien de la revue *Incognita*
et des Éditions du Petit Véhicule,
à Nantes. *Les Années* sont en ligne sur
editionsdupetitvehicule.blogspot.com/

2013, *Les années* – Une publication bimensuelle de: Ciel
en Picardie. Ont participé à ce numéro: Anne-Sophie Albert,
Aléhyse Cadilhac, Dominique Cornet, Arthur Gardos,
Hervé Gouzerh, Prisca Hazebrouck, Élie Hernandez, Michel
Lalet, Rémi Lehallier, Mario Lucas, Eden Mahrenbourg,
Elisa Mannolo, Hugues Moussy, Dominique Navet, Jérôme
Prévoist, Jean-Louis Rambour, Aline Salomon, Louis
Schiettecatte, Roger Wallet.

Réactions et contributions attendues à:
cielsenpicardie@orange.fr